
3 1761 08265663 8

CHARLES LOMON

JEAN DACIER

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

(Troisième édition)



PARIS
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR
28 *bis*, RUE DE RICHELIEU.

1877

DU MÊME AUTEUR

RÉNOVATION, un volume in-12. . . . . 2 francs.

ARISTIDE LOMON

LE ROI MIDAS. — ANDRÉ. — POÉSIES DIVERSES.

Un volume in-18.

JEAN DACIER

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, A LA COMÉDIE FRANÇAISE

Le 28 avril 1877

Il a été tiré de ce drame 50 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CH. HÉRISSEY.

Envoi

A mon cher et vaillant interprète, collaborateur et ami

C. COQUELIN.

Felix qui potuit verum cognoscere amicum.

Charles LOMON.

Paris, 1er mai 1877.

A MON FRÈRE ARISTIDE

BLESSÉ MORTELLEMENT A BUZENVAL

A toi, mon frère bien-aimé, mort pour la Patrie après avoir vécu pour la Liberté, je dédie ce drame.

La vie nous avait séparés. La mort t'a rendu la liberté de l'espace; et maintenant, toi seul pourrais dire quelle part te revient dans cette œuvre que tu as inspirée tout entière et qui serait meilleure, sans doute, si j'avais pu rendre ta pensée seule, et toute ta pensée.

Telle qu'elle est, reçois-en l'hommage, et ne me refuse pas ton aide pour une tâche nouvelle. Que je sente encore, aux heures de travail, ta présence invisible et bienveillante, et je finirai par mériter ma part, sinon du succès qui n'est que pour quelques-uns, au moins de la lumière et de la vérité qui sont pour tous.

JEAN DACIER

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

PAR

CHARLES LOMON

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU.

—

1877

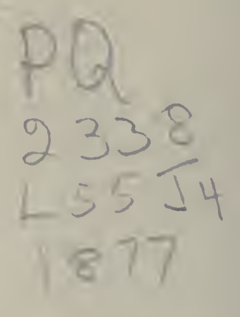


PERSONNAGES.

JEAN DACIER	MM.	COQUELIN.
BERTHAUT		MAUBANT.
RAOUL DE PUYLAURENS		LA ROCHE.
LE COMTE DE VALVIEILLE		MARTEL.
BAUDRU		DUPONT-VERNON.
MARIE, COMTESSE DE VALVIEILLE	Mmes	FAVART.
ANTONIA		MARTIN.
DE ROUBERT	MM.	CHARPENTIER.
GUYOT		TRUFFIER.
RÉNÉ, paysan		JOLIET.
PIERRE, vieux paysan		RICHARD.
UN OFFICIER MUNICIPAL		TRONCHET.
UN SOLDAT		VILLAIN.

SOLDATS, PAYSANS.

1792



JEAN DACIER

DRAME

ACTE PREMIER

Une place de village. — A gauche, l'entrée du château de Valvieille; près de la porte, un banc; on aperçoit les arbres du parc par-dessus le mur. — A droite, un cabaret avec des tables et des bancs. — Au fond, la route; paysage boisé; une église dans le lointain. — Au lever du rideau, des paysans causent en buvant autour des tables; d'autres forment un groupe debout, à gauche. Guyot entre par le fond, essoufflé.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, VIEUX PAYSAN; GUYOT, RÉNÉ, RÉMY, PAYSANS; PAYSANS ET PAYSANNES.

RÉNÉ.

Laissez parler Guyot, qui revient de la foire
De Cholet!

PIERRE.

Allons, parle!

GUYOT.

Ah! c'est toute une histoire!
Figurez-vous un peu qu'on voulait m'enrôler!

RÉNÉ.

T'enrôler?..

PIERRE.

Pourquoi donc?

GUYOT.

Pour partir; pour aller
Faire le coup de feu, là-bas, au bout du monde!

PIERRE.

Soldat?..

GUYOT.

Juste!..

RÉNÉ.

Allons donc! Je veux bien qu'on me tonde
Comme un simple mouton, si quelqu'un fait de toi
Seulement la moitié d'un vrai soldat du roi!

GUYOT.

Ce n'est pas de quoi rire. On en trouve peut-être
Qui se battraient plus mal que moi. — J'en crois connaître.

RÉNÉ.

Qu'est-ce que tu veux dire?..

GUYOT.

Et toi?

RÉNÉ.

Réponds d'abord!

GUYOT.

Non, voyons... parle! (Ils se menacent du poing.)

PIERRE, les séparant.

Allons, les gars, restez d'accord!

Nous avons bien assez de toutes nos misères,
Sans nous chercher querelle entre cousins et frères.

RÉNÉ.

Ça, c'est vrai : tout va mal !

PIERRE.

Et ce n'est pas fini !
Monsieur notre curé — le bon Dieu l'a béni !
Car il est mort, voici trois mois, sans voir ces choses, —
Me disait : « Mon vieux Pierre, on nous trouve moroses.
On dit : laissons parler ces conteurs ennuyeux
Qui ne croient plus qu'au mal, parce qu'ils se font vieux !
Mais, si Dieu te fait vivre encor plus d'une année,
Tu verras trop de mal pour ton âme indignée,
Et tu regretteras de n'être pas parti
Avec ton vieux curé, qui te laisse averti. »

GUYOT.

Il a dit ça ? — C'était un saint homme !

PIERRE.

Ils vont vite
Les Messieurs de Paris. Voilà qu'on nous invite
A nous faire soldats !.. soldats de qui ?.. du roi ?..
Ah bien ! oui ! Prisonnier, le roi ! Mais, sur ma foi !
S'il faut prendre un fusil et quitter la charrue,
Ce ne sont pas ceux-là qui m'auront pour recrue !

TOUS.

Non ! non !

PIERRE.

Nous savons bien qui doit nous commander !

Notre seigneur est là, tout prêt à nous guider.
N'est-ce pas?

TOUS.

Oui!

PIERRE.

C'est lui qui doit nous dire : En joue!
Et c'est bon de savoir, alors qu'on se dévoue,
Que nos pères ont fait ainsi, dans l'ancien temps;
Et que du paradis ils regardent, contents!

TOUS.

Vive monsieur le comte!..

RÉNÉ.

Un maître qui nous aime!..

PIERRE.

Et la comtesse!

GUYOT.

Un ange!

RÉNÉ.

Et qui vient elle-même
Nous voir et nous soigner!

PIERRE.

S'il faut mourir pour eux!..

TOUS.

Oui! oui! tous!

GUYOT.

Les voici justement tous les deux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE, LA COMTESSE MARIE. (Ils entrent par le fond.)

LE COMTE, à Pierre.

Bonjour, Pierre.

(A tous.)

Bonjour, mes enfants.

(A un paysan, qui porte son bras en écharpe.)

Ta blessure?..

RÉMY.

Monseigneur est trop bon. C'est une égratignure,
Il n'y paraîtra plus avant la fin du mois.

LE COMTE, gaiement.

C'est bien fait pour t'apprendre à chasser dans mes bois
Avec un vieux fusil toujours prêt à se fendre.
Si je t'y prends encor, tu sais, je te fais pendre.

RÉMY.

Monseigneur est trop bon!

MARIE, à un paysan.

Ta femme souffre?

LE PAYSAN.

Oh! oui!
Madame!

MARIE.

J'irai voir ce que c'est aujourd'hui.
Eh! Guyot! quel sourire et quel air d'allégresse!

GUYOT.

Nous avons du nouveau, madame la comtesse.

MARIE.

Et du nouveau joyeux, je vois?

GUYOT.

C'est un garçon!

MARIE.

Beau?

GUYOT.

Superbe! Ses cris font trembler la maison.
Et puis il me ressemble!.. Oh! mais d'une manière
Étonnante!

MARIE.

Suzon doit en être bien fière?

GUYOT.

Ah! mais oui! Seulement, hier, il lui passa
Une idée, — elle en a quelquefois comme ça, —
Mais si folle! si folle!.. Oh! ce n'est pas la peine!..

MARIE.

Mais va donc!

GUYOT.

Nous n'avons pas encor de marraine,
Et Suzon... c'est Suzon!.. jamais je n'eusse osé...
Avait... comment pourrait-on dire?.. avait pensé...

MARIE.

Tu diras à Suzon, si c'est sa fantaisie,
Que l'on sera marraine, et qu'on la remercie.

GUYOT.

Vive notre maîtresse et monsieur le comte!

TOUS.

Oui!

Vivent nos bons seigneurs!..

LE COMTE, à Marie.

J'aurais bien de l'ennui,
S'il pouvait s'imposer à mon âme captive
Devant cette gaîté si franche et si naïve!
Au revoir, mes amis, et merci!

(Les paysans s'éloignent.)

SCÈNE III.

LE COMTE, MARIE, puis JEAN.

LE COMTE.

Près de nous,
Tout est heureux, je crois; et cela, grâce à vous.

MARIE.

Non, je n'ai fait ici que marcher sur vos traces.
Ils ne doivent qu'à vous leurs actions de grâces;
Et si j'ai pu parfois dans le bien vous aider,
C'est que vous étiez là, toujours, pour me guider.
Aussi je vous sais gré, bien plus qu'eux tous encore,
De toutes ces gaîtés que vous faites éclore,
Et qui rendent nos bois, séjour que Dieu bénit,
Doux comme une chapelle et joyeux comme un nid.

LE COMTE.

Chère femme!

MARIE.

Et pourtant, malgré vous, je devine
Quelque secret souci dont l'ombre vous domine.
De vos chagrins, surtout, mon cœur est envieux.
— Raoul n'a pas écrit?..

LE COMTE.

Son âge est oublieux...
Mais son âme est ardente, et son épée est prompte ;
Son œil voit l'ennemi, mais jamais ne le compte !..
Je regretterais trop ce sang viril et pur
S'il coulait, inutile, en quelque duel obscur!

MARIE.

Oh ! vous ne croyez pas ?..

LE COMTE.

Pardon ! je vous alarme.

MARIE.

Il est votre neveu...

LE COMTE.

Votre amitié me charme.
Mais je suis un vieillard prompt à désespérer:
Et, d'un instant à l'autre, il peut nous rassurer.
(Appelant.) (Avec impatience.)
Qui sait même!.. Holà!.. Jean!.. Jean!..

JEAN, paraissant à gauche.

Monsieur m'appelle?..

LE COMTE.

A qui, diable ! en as-tu de rêver?.. à ta belle ?..

JEAN.

Non ! monsieur.

LE COMTE.

A quoi donc, alors ?..

JEAN.

Je ne pourrais
Vous répondre, monsieur.

LE COMTE.

Oh ! garde tes secrets !..
Point de lettre au château ?..

JEAN.

Je ne saurais vous dire,
Monsieur.

LE COMTE.

Tu ne sais rien. A quoi te sert de lire ?..
Vas-y voir.

JEAN.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

J'attends ici. (Jean reste immobile.)
— C'est tout.
(Jean sort.)

MARIE.

Qu'a-t-il donc ?..

LE COMTE, regardant s'éloigner Jean.

Je ne sais. Il resterait debout,
Comme cela, muet, durant une journée.
Quel singulier garçon ! Son âme est dominée

Par je ne sais quel rêve étrange à concevoir.
Je l'ai vu tout petit, vif et charmant à voir ;
De notre bon curé, pris par sa gentillesse,
Il apprenait à lire en lui servant la messe;
Puis il est devenu sombre, rêveur, distrait ;
On le trouve souvent seul, en pleine forêt,
Des plus obscurs taillis cherchant le voisinage.
Il n'est pas amoureux, chose étrange à son âge !
J'en suis fâché, vraiment ! Cela l'éveillerait.

MARIE.

Je crains plutôt pour lui qu'il n'adore en secret
Quelque fille des champs, plus ou moins bien tournée,
Dont son cœur amoureux fait une Dulcinée.

LE COMTE.

Qui vous fait croire ?..

MARIE.

Oh ! rien... et tout. — Fiez-vous-en
A mon instinct de femme. — Et tenez ! en passant
L'autre jour, par hasard, dans la bibliothèque,
Je trouve maître Jean, grave comme un évêque,
Accoudé sur un livre, et ma foi ! des meilleurs...

LE COMTE.

Le drôle !..

MARIE.

Calmez-vous. Je l'ai grondé. D'ailleurs,
Il était si troublé, si confus, si coupable,
Que je n'ai pas jugé la faute impardonnable,

Et qu'eût-elle été moins facile à réparer,
Il m'en aurait coûté de le faire pleurer.
— Aussi vous le tentez !.. Vous laissez les volumes
Ouverts sur votre table, entre l'encre et les plumes...
Vous lirez de sa prose, avant longtemps.

LE COMTE, riant.

Fort bien !
Et quel était l'ouvrage ?..

MARIE.

Eh ! mais, s'il m'en souvient,
Ce n'était, à côté d'une histoire romaine,
Rien moins que l'entretien du Cid et de Chimène.
Vous voyez, s'il entend l'amour à sa façon,
Qu'elle n'est point vulgaire...

LE COMTE.

Oh ! le pauvre garçon !..
— Le voici qui revient ! C'est du nouveau sans doute...

JEAN, reparaissant à gauche.

Monsieur Raoul revient par la petite route.
Il est derrière moi.

LE COMTE.

Dieu soit béni par nous !

MARIE.

Ah ! j'en remercierai Notre-Dame à genoux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL.

Mon bon oncle !.. Madame !..
(A Jean lui jetant son manteau.)
Attrape, drôle ! et pense
Que mon cheval, là-bas, a besoin qu'on le panse.
(Jean reste immobile.)
M'entends-tu ?

JEAN.

Oui ! monsieur. (Il s'éloigne.)
(Raoul contemple Marie en silence.)

LE COMTE, à Raoul.

Cet homme est déjà loin.
Vous pouvez nous parler sans crainte et sans témoin.
J'ai hâte de savoir, vous devez le comprendre,
De quels événements notre sort va dépendre.
Vous avez vu le roi ?

RAOUL.

J'ai vu Sa Majesté.
Il connaît vos projets et votre loyauté.
— « Après Dieu, m'a-t-il dit, j'ai foi, pour ma défense,
En ces vieux serviteurs du trône et de la France,
Cœurs vaillants dont l'amour croît avec nos malheurs.
Le comte de Valvieille en est, et des meilleurs. »

— Il sait qu'ici, du moins, quoi qu'on fasse, il lui reste
Des amis, des sujets dévoués.

LE COMTE.

Je l'atteste !
Mes paysans ont su conserver sous mes yeux
Le respect de leur maître et la foi des aïeux.
C'est sur eux, sur leurs bras dévoués, que je compte.
Ils se lèveront tous à l'appel de leur comte,
Et notre roi n'aura, dans les futurs combats,
Plus fidèles sujets ni plus braves soldats.
Ne craignez pas, d'ailleurs, que leurs mains inhabiles
Ne sachent envoyer que des coups inutiles :
J'ai trop souvent fermé les yeux sur leurs exploits
Pour ignorer s'ils sont des braconniers adroits.
— Mais toi, parle. J'ai soif, j'ai besoin de nouvelles !
Parle-moi de Paris ! parle-moi des rebelles !
Dis-moi quelle est leur crainte, et quel est leur espoir,
Ce qu'ils peuvent en fait, ce qu'ils pensent pouvoir.

RAOUL.

Un suprême combat : voilà leur espérance.
Ils viennent de jeter un appel à la France.
Partout, offrant à tous leur mort à partager,
On les voit proclamer la patrie en danger.
Dans tout Paris, tambours en tête, lents et graves
Ils ont fait un appel suprême à tous les braves,
Et mêlé la rumeur du peuple soulevé
Au bruit sourd des canons roulant sur le pavé.
La ville a tressailli d'un souffle militaire.
J'ai vu les bataillons, comme sortant de terre,

En une heure debout, rangés, vêtus, armés,
Et d'une ardeur joyeuse et terrible animés.
Si la rébellion doit se voir dominée,
Ce ne sera qu'après une lutte acharnée.
Vous vous rappellerez, j'espère, en attendant,
Que vous n'avez pas, vous, le droit d'être imprudent.
La paix règne chez vous; mais nul ne peut prétendre
Savoir jusqu'à quel point le combat peut s'étendre.
Votre premier devoir est celui d'un époux :
Emmenez la comtesse, et j'agirai pour vous.

LE COMTE.

Fuir ! Nos aïeux communs, dans toute leur conduite,
Ne nous ont pas laissé l'exemple de la fuite.

MARIE.

Cependant, mon ami...

LE COMTE.

Quoi !.. sous ces cheveux blancs,
Je fuirais le péril avec des pas tremblants !
Non ! ce n'est pas ainsi qu'on fait dans nos familles !
De telles lâchetés feraient rougir nos filles.
Nous savons accomplir un devoir jusqu'au bout,
Et notre ambition, c'est de mourir debout.

RAOUL.

Pourtant !..

LE COMTE.

Ah ! je sais bien que je ne puis, sans blâme,
A de pareils dangers exposer une femme.

(A Marie.)
Il faudra, pour longtemps, vous éloigner de moi.
Le sacrifice est grand : je ne le fais qu'au roi.

MARIE.

Non ! je ne fuirai pas si le péril existe :
A votre volonté, cette fois, je résiste.
Et, si vous m'imposez cette honte de fuir,
Je mettrai mon devoir à vous désobéir.
En quoi diffèrent donc vos filles et les nôtres ?
Celles de nos maisons valent celles des vôtres.
Nos pères, en mourant, ne nous ont pas appris
A regarder la mort avec moins de mépris.
Je reste près de vous : c'est mon droit, c'est ma place ;
Je l'exige et de plus... je le demande en grâce.

LE COMTE.

Merci !

MARIE.

Vous consentez ?..

LE COMTE.

Non ! Je ne puis souffrir
Que vous m'accompagniez, lorsque je dois mourir.
Oh ! ne discutons pas sur ce mot-là, ma chère !
C'est un pressentiment qui ne nous trompe guère ;
Et je sais, en donnant le signal des combats,
Que j'entre dans la flamme et n'en sortirai pas.
Du sort que Dieu me fait je n'ai pas à me plaindre,
Si pour votre bonheur je n'ai plus rien à craindre ;
Et je crois l'assurer pour jamais aujourd'hui,
En vous donnant Raoul pour guide et pour appui.

RAOUL.

Moi !

LE COMTE, à Raoul.

Vous l'aimez, Raoul ! Mais, à l'honneur fidèle,
Vous auriez su mourir sans rien espérer d'elle.
(A Marie.)
Et vous, qui ne pouvez m'aimer que par devoir,
Vous avez su souffrir et ne rien laisser voir ;
Je sais que je vous puis confier l'un à l'autre,
Vous livrer mon honneur, c'est-à-dire le vôtre,
Et que vous attendrez, pour vouloir être heureux,
Que je sois dans le ciel pour vous bénir tous deux.

(On entend le tambour au loin.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUYOT, puis JEAN, BERTHAUT, BAUDRU, SOLDATS, PAYSANS.

GUYOT.

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Eh bien ?

GUYOT.

Les racoleurs arrivent.
Ils battent du tambour et les enfants les suivent.
Ils ont un grand drapeau tout neuf... Je ne sais rien,
Mais j'ai cru qu'il fallait vous prévenir.

LE COMTE.

C'est bien !

(Guyot s'éloigne.)

Ainsi, j'avais trop peu compté sur leur audace !
Ils viennent jusqu'ici m'apporter la menace.
Il leur faut, c'est trop peu du bruit de leurs combats,
Jusque chez mes vassaux recruter des soldats !
Ah ! je vois qu'il est temps que la lutte s'engage !
A nous voir patients, on nous croit sans courage.
C'est bien ! nous montrerons, dès le premier effort,
Ce qu'on gagne à troubler le vieux lion qui dort.
Venez ! j'en ai trop vu.

RAOUL.

C'est leur être agréable
Que leur livrer la place au moment favorable.

MARIE.

Demeurez ! croyez-moi. Vous serez satisfait
De ce que leurs discours vont produire d'effet.
Voici nos paysans : pas un d'eux, j'en suis sûre,
Non ! pas même celui, dont la pauvre masure
Laisse passer la pluie et les vents en courroux,
Ne voudra s'enrôler sous un autre que vous !

LE COMTE.

Oui ! vous avez raison : je veux rester !

(Berthaut entre, suivi d'un peloton de soldats, et d'un drapeau sur lequel est écrit : *La Patrie est en danger*. Un greffier s'asseoit à une table pour inscrire les enrôlements. Les paysans arrivent par groupes ; le comte, la comtesse, Raoul s'asseoient à gauche. Roulement de tambour.)

BAUDRU.

Silence !

BERTHAUT.

Citoyens, l'heure sonne où le péril commence.

Il est grand : la Patrie a besoin de ses fils.
Elle leur dit : « Debout ! vous tous que j'ai nourris !
Vous pour qui Dieu gonfla ma féconde mamelle,
O mes fils ! défendez la terre maternelle ! »
Et quel Français, s'il n'est couché dans son cercueil,
Ne se lève à ce cri de la Patrie en deuil ?
Elle est venue à vous, en dépit de l'espace,
La lointaine rumeur de l'ouragan qui passe :
Vous savez que l'on frappe et que l'on meurt là-bas !..
Citoyens, la Patrie a besoin de soldats :
Ici je recevrai les noms des volontaires.
Songez-y : l'étranger va marcher sur nos terres.
Citoyens !.. la Patrie est en danger !..

(Un moment de silence. Les paysans se consultent.)

RÉNÉ.

Ma foi !..
S'il le faut, j'aime autant qu'on se batte ici, moi.

RÉMY.

S'ils viennent par ici, nous verrons.

GUYOT.

Eh ! les autres,
Qu'ils défendent leurs biens ! nous défendrons les nôtres.

RÉNÉ.

Parbleu ! c'est évident ! chacun le sien !

GUYOT.

Et Dieu
Pour tous !

BAUDRU, à part.

Pas de succès : le discours fait long feu.

JEAN, à Berthaut.

Et ceux qui vont aller se battre à la frontière,
Quand reviendront-ils ?..

BAUDRU, à part.

Hum ! ils ne reviendront guère.

BERTHAUT, à Jean.

Nul ne le sait.

JEAN.

Ainsi, les ennemis chassés,
Nous ne sommes pas sûrs que l'on nous dise : assez !

BERTHAUT.

Quand on part pour défendre une cause chérie,
On ne marchande pas son sang à la patrie !
On donne tout.

JEAN.

D'ailleurs, ce n'est rien de briser
Ce cercle d'ennemis prêts à nous enlacer :
Ils iront se refaire ; et, d'année en année,
La lutte renaîtra, toujours plus acharnée.
Aux bataillons, rompus par un premier effort,
D'autres succéderont, toujours, jusqu'à la mort,
N'est-ce pas ?

BERTHAUT.

Peut-être.

JEAN.

Et si, lassant la mort même,
Survivant, par miracle, à la lutte suprême,

Un de ceux-là revient, qui partent aujourd'hui,
Qu'aura-t-il mérité ? Que fera-t-on pour lui ?

BERTHAUT.

Rien. N'est-ce pas assez pour le guerrier qui tombe
Que l'arbre Liberté fleurisse sur sa tombe ?
Et n'est-ce pas assez pour le soldat vainqueur
D'avoir la gloire au front et la Patrie au cœur ?

JEAN.

Il suffit : je pars.

BAUDRU, à part.

Bien ! Il me plaît, le bonhomme.
Il n'a pas l'air d'avoir froid aux yeux.

BERTHAUT, à Jean.

L'on vous nomme ?

JEAN.

Jean Dacier.

GUYOT.

Il est fou !

(A Berthaut.)

Monsieur...

BERTHAUT, à Guyot.

Bien ! Votre nom ?..

GUYOT.

Hein ?..

BERTHAUT.

Vous voulez partir ?..

GUYOT.

Ah ! mais non ! Ah ! mais non !

JEAN, à Berthaut.

Il suffit de signer ?

BERTHAUT.

Ah ! vous savez écrire ?..

BAUDRU, à part.

Diable ! c'est un savant !

GUYOT, à Berthaut.

Monsieur, c'est pas pour dire,
Mais il est innocent : tout le pays sait ça.
Il n'avait pas quinze ans, quand ça lui commença.
Dame ! vous comprenez... il sait lire, et la tête...

BERTHAUT.

C'est bon, laisse-nous !

GUYOT.

Mais...

BAUDRU, à Guyot.

Va-t'en faire la bête
Ailleurs. Allons ! allons ! plus vite que cela !

GUYOT.

Je m'en vais prévenir madame, moi, voilà !

MARIE.

Il est fou.

RAOUL.

C'est très-drôle !

LE COMTE.

Une belle recrue !

MARIE.

Oui, mais je ne veux pas, moi, que l'on me le tue!
Pauvre garçon !..

LE COMTE.

Peut-être avec un peu d'argent...
Voyons !..

(A Jean.)

Mais quelle idée as-tu, mon pauvre Jean ?
Pourquoi veux-tu quitter ta charrue et ta grange,
Et te faire soldat ?..

JEAN.

Cela vous semble étrange :
Un soldat, c'est un homme, et vous ne croyiez pas
Que cet être chétif, si timide et si bas,
Fût un homme; et qu'il pût, en redressant sa taille,
Prendre place au soleil sur un front de bataille.
C'est que j'étais un serf, fils de serf. Mes aïeux
Esclaves revenaient toujours devant mes yeux.
Le temps avait en nous tué jusqu'à la haine,
Et nous marchions, courbés sous notre lourde chaîne,
Sans même la sentir traîner sur nos pieds nus.
Mais, tout à coup, voici des souffles inconnus
Qui m'apportent des mots que j'ai peine à comprendre,
Si nouveaux qu'il fallut du temps pour les apprendre :
« Sois libre ! le servage est mort ! relève-toi !
Les hommes sont égaux ! » — J'étais votre égal, moi ! —
C'était trop beau : jamais je ne pouvais le croire.
Cependant ces mots-là restaient dans ma mémoire ;
Et je les répétais tout le jour ; et, la nuit,
J'en rêvais, seul, au fond de mon triste réduit.

Tout cela tournoyait et grondait dans ma tête
A faire vaciller ma pensée inquiète.
On disait : « Jean est fou ! » Je me disais souvent
Qu'on pouvait bien avoir raison. — J'allais, rêvant,
Derrière mes grands bœufs, dans le sillon paisible :
— « Moi l'égal de mon maître ! est-ce que c'est possible ?
Où prendrais-je ces dons qu'il reçut en naissant :
Courage, honneur, fierté ? cette voix dont l'accent
Commande ? ce regard où luit son âme altière ?..
L'homme peut-il changer sa destinée entière ?
Peut-il refaire, en lui, l'œuvre même de Dieu ? »
Je vous voyais trop grand. Je m'estimais trop peu.
J'avais tort, je m'en suis aperçu tout à l'heure ;
Car on m'a dit : « Veux-tu laisser là ta demeure ;
Partir soldat ; braver le fer et le canon ?.. »
Et déjà, dans mon cœur, j'avais répondu : « non ! »
Mais cet homme ajouta : « Cette voix qui te crie :
Lève-toi ! c'est la voix même de la Patrie !
C'est la France qui parle et qui t'appelle ainsi ! »
Et j'ai dit : — « Tu le veux, ma mère, me voici ! »

MARIE.

Mais vîtes-vous jamais une pareille rage ?

RAOUL.

D'un excès de bonté vous contemplez l'ouvrage.
Mais c'est ainsi que vont les choses à présent ;
Et l'on a tellement gâté le paysan,
Que le temps va venir, et ne tardera guère,
Où nous labourerons quand il fera la guerre.

JEAN.

Non ! non ! ce n'est pas vous dont jamais l'aiguillon
Fera hâter le pas aux bœufs dans le sillon.
Nous saurons bien, ce sol que l'on voudrait nous prendre,
D'une main l'entr'ouvrir, de l'autre le défendre !

MARIE.

Ainsi, vous prétendez devenir ?..

JEAN.

Un soldat !

MARIE.

Et si je commandais ?..

JEAN.

J'appartiens au combat.

MARIE.

C'est bien ! partez.

RAOUL.

Oui ! Va ! mon garçon. J'aime à croire
Que tu nous écriras ta première victoire.
Ce sera curieux.

BERTHAUT, à Jean.

Va ! laisse-le railler.

BAUDRU, à part.

Il est fier comme un coq tout seul au poulailler.

BERTHAUT, à Raoul.

Vous avez tort, monsieur, laissez-moi vous le dire.
Son attitude est gauche, et vous en pouvez rire.

Il n'a pas, comme vous, dès son enfance, appris,
Dans les jeux de l'escrime, à disputer le prix.
C'est un soldat, pourtant! croyez-en ma parole :
J'ai passé l'âge où rit l'illusion frivole.
Je sais ce que vaut l'homme, et qu'il faut peu compter
Sur ces élans fougueux, prêts à tout emporter.
Mais celui-ci, tout jeune, à défaut de science,
Des bœufs et de la terre apprit la patience.
Il saura, sans faiblir, debout jusqu'à la fin,
Supporter la fatigue et le froid et la faim.
Le reste, il l'apprendra. Je veux bien, pour vous plaire,
Que son cœur batte un peu pour la première affaire ;
Qu'au bruit du plomb qui siffle , il sente, je le veux,
Le frisson de l'horreur passer dans ses cheveux...
Mais il se souviendra, dans ce moment suprême,
Du drapeau qu'il défend, de la France qu'il aime.
Il songera qu'il tient en ses mains, comme vous,
Une part de l'honneur et du salut de tous ;
Et son cœur sera haut, malgré son rang modeste.

RAOUL.

Un héros ! J'y consens !

BERTHAUT.

Un soldat, je l'atteste !

MARIE, à Jean.

Jean, veux-tu m'écouter une dernière fois ?

JEAN.

Madame !..

MARIE.

Tu vas donc quitter ces champs, ces bois,

Tout ce qui t'a souri depuis tes jours d'enfance ;
Et, sans t'inquiéter si ton départ l'offense,
Imprudent à coup sûr, mais bien ingrat surtout,
Quitter ton protecteur, l'homme auquel tu dois tout ?
Que serais-tu sans lui ? Cette vaine lumière,
Cette fausse lueur, dont ton âme est si fière,
Cette science, enfin, qui te fait révolté,
D'où la tiens-tu, sinon de son trop de bonté ?
Tu ne serais pas là, prêt à te mettre en route,
S'il avait exigé, comme il l'eût pu sans doute,
Comme il l'eût mieux valu pour ton cerveau sans frein,
Qu'aux sueurs de ton front tu gagnasses ton pain.
Les bienfaits sur ton cœur n'ont pas grande puissance.
Te battre contre nous, c'est ta reconnaissance.
Va donc, et puisse Dieu, qui te laisse partir,
Se montrer patient jusqu'à ton repentir !

JEAN.

Contre vous ? Oh ! jamais ! Ce dont mon âme est pleine,
Madame, à votre égard, ce n'est pas de la haine :
C'est un culte sacré, grave, doux et profond,
Qui me remplit le cœur et m'incline le front.
Vous ne pouvez savoir, et moi-même j'ignore
Comment cela se fait... mais je souffre... j'implore
Votre pardon, madame, et voudrais l'obtenir :
Mais rien ne saurait plus ici me retenir.
Je ne sais si, pour vous, la vieille race altière,
Le devoir est ici plutôt qu'à la frontière :
Pour moi, fils du sillon, aux sillons envahis
Je cours, et paysan je défends mon pays.

Je n'ai pas, moi, d'aïeux pour me montrer la route ;
Mais le danger m'appelle, et c'est lui que j'écoute.
Vous avez de la gloire et des titres anciens :
Défendez-les ici. — Je vais chercher les miens.

BERTHAUT, à Jean.

Va ! tu fais bien ! Le cœur te battra plus à l'aise
Loin de la terre ingrate où l'air même te pèse ;
Et ce cœur, qui n'a dû vivre que pour souffrir,
La lutte et le danger sauront bien le guérir.

JEAN.

J'y compte !

BERTHAUT, lui donnant son engagement à signer.

Viens !

RAOUL.

Si rien à l'avenir m'étonne !..

LE COMTE.

Il l'a voulu : qu'il parte et que Dieu lui pardonne !

ACTE DEUXIÈME

Une salle de la mairie, à Nantes. — Au fond, trois larges fenêtres ; celle du milieu ouverte et donnant sur un balcon. — A droite, la table de l'état civil. — Porte à gauche, ouverte et gardée par deux factionnaires. — Porte à droite, communiquant avec l'intérieur de la mairie. — Au lever du rideau, un greffier, assis à la table, délivre divers papiers à des bourgeois et à des paysans qui entrent et sortent. — D'autres attendent assis. — A gauche, un groupe de soldats causant.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAOUL, au fond, assis, attendant. Il est déguisé en paysan. — SOLDATS, BOURGEOIS ET PAYSANS.

PREMIER SOLDAT, entrant à gauche.

C'est ici qu'on attend?

DEUXIÈME SOLDAT.

Oui, c'est à cette table
Qu'on prononce le « Oui ! » charmant et redoutable ;
Et si quelque Nantaise a pris ton cœur...

PREMIER SOLDAT.

Merci !
Nous avons bien le temps ! — Qu'est-ce qu'on dit ici ?
— On se bat, dans le Nord.

DEUXIÈME SOLDAT.

C'est qu'ils ont de la chance !

PREMIER SOLDAT.

Ils ont plus de succès, sinon plus de vaillance.
Bon ! notre tour viendra.

DEUXIÈME SOLDAT.

Possible ! il serait temps !

PREMIER SOLDAT.

Mais nous n'avons pas lieu d'être trop mécontents.
Nous avons des souliers, des fusils, de la poudre ;
Du pain, presque toujours...

DEUXIÈME SOLDAT.

Et des dents pour le moudre !

PREMIER SOLDAT.

Bast ! s'il est un peu sec, il dure plus longtemps.

DEUXIÈME SOLDAT.

L'hiver n'est pas venu. — C'est là que je t'attends.

PREMIER SOLDAT.

Tenez ! vous m'ennuyez, avec votre air féroce ;
J'aime bien mieux Baudru, qui m'invite à sa noce.

DEUXIÈME SOLDAT.

Nous aussi, parbleu !

PREMIER SOLDAT.

Vous ! Impossible !

DEUXIÈME SOLDAT.

Comment?

PREMIER SOLDAT.

Vous n'êtes pas trop gais pour un enterrement.
— Avez-vous vu sa femme?

DEUXIÈME SOLDAT.

Oh ! mais elle est charmante !

PREMIER SOLDAT.

Il en est fou !..

DEUXIÈME SOLDAT.

Parbleu !..

PREMIER SOLDAT.

Mais ce qui le tourmente,
C'est que son ami Jean ne soit pas son suivant.
— Un brave, celui-là !..

DEUXIÈME SOLDAT.

S'il est encor vivant.

PREMIER SOLDAT.

Allons, donc !.. Jean Dacier... Son nom fait peur aux balles.

DEUXIÈME SOLDAT.

Pas toujours. Je l'ai vu s'allonger sur les dalles,
Au fond d'un vieux couvent que nous prenions d'assaut
Là-bas... et j'ai bien cru qu'il passerait le saut.

PREMIER SOLDAT.

Ça l'a fait capitaine, au bout d'un an !

DEUXIÈME SOLDAT.

La chance!..

PREMIER SOLDAT.

Quand on a son courage et sa tête, on avance.
— S'il allait revenir pour marier Baudru?..

DEUXIÈME SOLDAT.

Allons donc!..

PREMIER SOLDAT.

Eh bien ! moi, je l'aurai toujours cru !

(Ils continuent à causer à voix basse.)

RAOUL.

(Il se lève, regarde un instant à la fenêtre et descend sur le devant de la scène.)

Tout est prêt, et ce jour de deuil et d'espérance,
Qui devait voir sa mort, verra sa délivrance!
Chère Marie! Enfin je vais la voir!.. — Pourvu
Qu'elle ait eu mon billet, et que nul ne l'ait vu!
Ah! j'ai dû perdre un peu de mon insouciance!
J'ai payé chèrement ma triste expérience.
Je ne rêvais qu'amour, gais combats sous le ciel,
Gloire, beauté, plaisir, chansons, lune de miel!
Le malheur n'était pas pour nous une habitude.
Il fallut s'éveiller sous sa main froide et rude.
Pauvre âme généreuse! Elle voulait lutter
Contre l'horrible flot prêt à nous emporter.
Son mari, qu'entraînait sa brûlante énergie,
Succomba le premier dans la sanglante orgie.
Il était son époux, mon rival préféré,
L'obstacle à mon bonheur!.. — Et pourtant, j'ai pleuré,
Oui! j'ai pleuré de voir tomber sa noble tête!
Ah! ce n'est pas ainsi que je la rêvais faite,

L'aube de mon bonheur, dont l'astre pâlissant,
A peine à son lever, se baignait dans le sang!..
Et puis il fallut fuir ! — Suspecte et poursuivie,
L'exil seul assurait mon bonheur et sa vie.
Elle ne voulut pas! — Elle voulait encor
Lutter, combattre, offrir son sang, donner son or!
— Vains efforts!.. Tout a fui. La voilà prisonnière!
L'heure, qui va sonner, pour elle est la dernière!
L'échafaud, où le sang de son mari coula,
Est debout et l'attend ! — Seulement, je suis là!
De Roubert est bien long!.. que n'ai-je pu moi-même
Tout surveiller, tout faire, en ce moment suprême!
L'heure doit approcher... — Enfin! c'est de Roubert.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE ROUBERT.

RAOUL.

Eh bien?

DE ROUBERT. (Il entre à gauche, en paysan.)

Tout se prépare et rien n'est découvert.
De notre plein succès je réponds sur ma tête.
Notre troupe, à deux pas, nous attend, toute prête :
Vingt hommes résolus, déguisés comme nous,
Braconniers qui jamais n'ont égaré leurs coups.
Un instant nous suffit pour arriver près d'elle;
Sur le bord de la Loire, un batelier fidèle

Nous attend; et bientôt vous n'aurez tous les deux
Qu'à vous féliciter de ce coup hasardeux.
— Sans doute, en écrivant, vous l'avez prévenue?

RAOUL.

La prudence ordonnait beaucoup de retenue :
Tu pouvais être pris et mon billet saisi ;
Je me suis contenté de lui dire ceci :
« Des amis dévoués veillent sur votre vie ;
« Si vous ne voulez pas qu'elle leur soit ravie,
« Quel que soit l'accident qui vous puisse arriver,
« Laissez faire le Ciel, qui voudra vous sauver. »
C'en est assez pour elle ; et, s'ils l'eussent surprise,
Ma lettre à ses gardiens eût donné peu de prise.
— As-tu bien calculé l'endroit et le moment ?

DE ROUBERT.

La charrette est chargée et marche lentement ;
Les condamnés d'abord passent sous ces fenêtres...

RAOUL.

Combien de condamnés?

DE ROUBERT.

Quatorze, dont deux prêtres.
Ils feront de leur mieux pour nous aider...

RAOUL.

C'est bien...
Tout le possible est fait. Nous ne pouvons plus rien
Que combattre et mourir. Que Dieu fasse le reste !

DE ROUBERT.

Nos gens ont du sang-froid, l'œil sûr, et la main preste;
Tout ira comme il faut.

RAOUL.

Que les instants sont longs!
Et qu'il me tarde enfin de pouvoir dire : allons!

DE ROUBERT.

Ils vont passer ici dans une demi-heure;
Dix minutes après, là-bas; et que je meure
Si, l'heure s'écoulant, vous ne la voyez pas
En sûreté chez nous, et libre dans vos bras!
— Mais nos amis seraient impatients, peut-être,
Et, d'un instant à l'autre, on peut vous reconnaître;
Venez...

RAOUL, près de la fenêtre.

Je la verrais plus tôt d'ici...

DE ROUBERT.

Le mieux,
C'est que nos compagnons vous voient au milieu d'eux.
On vous remarquerait, près de cette fenêtre,
Et rien ne vaut la voix et le coup-d'œil du maître.

RAOUL.

Allons!..

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE III.

BERTHAUT, UN OFFICIER MUNICIPAL. (Ils entrent à droite.)

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Chacun connaît et remplit son devoir.
Les réquisitions seront prêtes ce soir...

BERTHAUT.

Bien !.. parlons à présent d'une tout autre affaire.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

De quoi donc s'agit-il ?

BERTHAUT.

D'un mariage à faire.
Les époux vont venir, et je fais un témoin ;
L'autre ne peut tarder, quoiqu'il vienne de loin.

SOLDATS, à la porte.

Vive le commandant !

BERTHAUT.

Tenez !.. que vous disais-je ?
Il entre juste à point pour se joindre au cortége.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Berthaut ! mon vieil ami !

BERTHAUT.

Bien guéri, cette fois ?

JEAN.

Oh ! me voilà debout depuis bientôt un mois,
Et, malgré l'amitié qui vers toi me ramène,
Je ne resterai guère ici qu'une semaine.
Pardonne-moi l'ardeur qui hâte ainsi mes pas ;
Mais on se bat sans moi...

BERTHAUT.

T'en retourner !.. Non pas !
Tu nous restes, tu sais ?.. Ta place est toute prête,
Ton bataillon t'attend, pour marcher à sa tête.
— Ah ! je m'en réjouis ! Nous avons grand besoin
D'officiers de mérite et choisis avec soin.
C'est un heureux présent qu'on fait à notre armée.

JEAN.

Ainsi, pour revenir, la route m'est fermée ?

BERTHAUT.

Eh bien ?..

JEAN.

Ah ! J'eusse mieux aimé rester là-bas.

La Belgique et le Rhin offrent de gais combats.
Là-bas, c'est le grand choc des nations rivales;
Ce sont des ennemis que vont chercher nos balles.
La lutte au grand soleil vous met de bonne humeur,
Et c'est joyeusement que l'on frappe et qu'on meurt;
Mais je me souviens trop de ma terre natale,
Pour faire sans horreur cette guerre fatale.
Hélas ! je me souviens que j'ai serré la main
De ces amis d'hier, que je tuerai demain.
Je vous connais trop bien, clairières vendéennes,
Taillis sombres, fossés moins profonds que les haines;
Je vous ai trop aimés pour pouvoir, sans horreur,
Vous apporter le fer, la flamme et la terreur...
Oh ! qui m'a désigné pour cette triste tâche ?
Qui donc ?.. Je le maudis !..

BERTHAUT.

C'est moi. Deviens-tu lâche ?
Crois-tu donc être seul à souffrir ? Penses-tu
Que ce soit le moment de rester abattu ?
Tu frémis... Quelle est donc l'âme honteuse et vile
Que ne fasse frémir une guerre civile ?
Oui, tu vas, Vendéen, frapper des Vendéens,
Tes frères, tes amis, tes parents... et les miens !..
Ne suis-je pas de même un enfant du Bocage ?
Du toit où je naquis on peut voir ton village;
Mes parents, pour jamais, reposent près des tiens;
Nos cœurs tiennent au sol par les mêmes liens.
Va, Jean, autant que toi, je l'aime, ma Vendée;
Mais je la veux française, et libre, et fécondée

Par ce souffle divin qui nous pousse en avant !
Je l'aime en combattant, et non pas en rêvant !

JEAN.

Mais pourquoi me choisir ?.. Si dans notre misère
La lutte fratricide est un mal nécessaire,
Pour appliquer ici l'inexorable loi,
Ne pouvais-tu trouver d'autre officier que moi ?

BERTHAUT.

Non, pas un seul qui pût mieux que toi, je l'atteste,
Adoucir la rigueur d'une guerre funeste.
Du jour de ton départ je t'ai suivi des yeux :
Tous ont fait leur devoir, pas un ne l'a fait mieux.
En face des canons, quand la mort faisait rage,
A Jemmapes, j'ai vu ce qu'était ton courage.
Plus tard, quand la victoire enfin te l'a permis,
Je t'ai vu généreux, même à tes ennemis.
* Je sais que, de la mort bravant la froide étreinte,
* Tu n'as pas la fureur qui succède à la crainte
* Et, lui faisant garder l'épée hors du fourreau,
* Transforme trop souvent le soldat en bourreau.
Tu m'inspiras dès lors une amitié réelle.
Élu représentant, je m'employai pour elle ;
Je te fis remarquer, et, quoique ayant au feu
Conquis tous tes galons, tu me les dois un peu.
La Vendée, aujourd'hui, furieuse et meurtrie,
Doit être en même temps désarmée et guérie.

* *Les vers marqués d'un astérisque sont supprimés à la représentation.*

Il faut que le soldat unisse dans son cœur
La bonté patiente à la mâle vigueur,
Et l'humanité douce à la vertu stoïque ;
C'est peu d'être vainqueur, il faut être héroïque ;
Il faut savoir donner et recevoir la mort
Sans haine, au meurtrier pardonner sans effort,
* Accepter le trépas comme une délivrance,
* Aimer son assassin, mépriser la vengeance.
* Ce sont de lourds devoirs et d'austères vertus,
* Que n'auraient pas tous ceux qui se sont bien battus.
* La bravoure souvent naît du péril extrême ;
* Mais il est malaisé de se vaincre soi-même.
C'est là que le combat est rude. — C'est pourquoi
Je t'ai fait revenir et j'ai compté sur toi.
C'est une tâche ingrate, obscure et périlleuse,
Peu faite pour tenter la valeur orgueilleuse ;
Mais la France en péril ne te devra pas moins
Qu'à ceux dont le mérite a cent mille témoins.
Cependant, si ce prix te paraît trop modeste,
On se bat sur le Rhin, tu peux partir.

JEAN.

Je reste.

Va ! tu me connais bien ; j'ai beau vivre et souffrir,
Je garde un cœur d'enfant qui ne sait pas haïr,
Et ce cœur tout entier frémissait à l'idée
D'être l'exécuteur de ma pauvre Vendée !..
Mais s'il ne s'agit plus que de la protéger
Contre le fanatisme et contre l'étranger ;
Si la Convention, sous ses décrets terribles,
Nous permet quelquefois d'être humains et sensibles,

J'accepte avec orgueil ma part de ces combats,
Et de ton amitié tu ne rougiras pas.
Mais nous avons assez parlé de politique,
Hier, demain, notre temps est à la République.
Aujourd'hui l'amitié nous réclame à son tour ;
Et c'est pour préparer un triomphe à l'amour.
— Salut aux fiancés !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANTONIA, BAUDRU. (Ils entrent pendant les quatre derniers vers, suivis de leurs invités.)

BAUDRU, à Jean, faisant le salut militaire.

Commandant !

JEAN, lui serrant la main.

Camarade,
Que dis-je ? te voilà marié, c'est un grade !
Et c'est moi qui te dois le respect, aujourd'hui.

BAUDRU.

Marié... pas encor... Mais ce beau jour a lui,
Et bientôt... Ah ! c'est qu'il me tardait !

JEAN, saluant Antonia.

Je le pense !
Mais, pour avoir tardé, belle est la récompense.
Citoyenne, reçois mon salut et mes vœux.

ANTONIA.

Merci, mon commandant.

BAUDRU.

A-t-elle de beaux yeux !

ANTONIA, à Baudru.

Citoyen, tu vas dire encor quelque sottise.

BAUDRU.

Mais...

ANTONIA.

Tais-toi...

BERTHAUT, à Baudru.

Te voilà, mon cher, ville conquise.
Va, c'est bien. Le plus brave est aussi le plus doux.
Viens, tout est prêt.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Quels sont les noms des deux époux ?
— La mariée avant, c'est d'un heureux présage.

ANTONIA.

Antonia Leclerc.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Peut-on savoir votre âge ?..

ANTONIA.

Vingt ans !..

BAUDRU.

Le joli mot ! et qu'il sonne gaîment
Dans cette bouche rose au sourire charmant.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

L'époux ?

BAUDRU.

Pierre Baudru, trente-quatre ans. C'est l'âge
Où l'on sent le besoin de revoir son village.

(A Jean.)

Oh ! tant que la patrie aura besoin de moi,
Je reste dans le rang, le premier après toi.
Mais si, pour quelques jours, la guerre éteint sa flamme,
Je reviens à mon champ, à mon nid, à ma femme ;
J'en ai des fils, des gars qui me feront honneur ;
Je l'adore, et je dis que c'est là le bonheur !..

JEAN.

Bravo ! Mais de l'amour j'ignorais la puissance,
Car je ne savais pas qu'il donnât l'éloquence.
(A Antonia.)
Aimez-le... c'est un brave, un cœur loyal et doux :
Lion à la frontière, enfant à vos genoux.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Les témoins ?

JEAN.

Jean Dacier, officier dans l'armée...

BERTHAUT.

Berthaut, représentant du peuple.
(A Antonia.)
Sois aimée,
Chère enfant !
(A Baudru.)
Aime-la. Puissiez-vous tous les deux
Sauver votre bonheur, en ce temps orageux.

L'OFFICIER MUNICIPAL, à Baudru.

Citoyen, cette femme est-elle bien la tienne ?

BAUDRU.

Comment ! si c'est...

BERTHAUT.

Réponds !

BAUDRU.

Oui, parbleu ! c'est la mienne !

L'OFFICIER MUNICIPAL, à Antonia.

Citoyenne, prends-tu pour époux et mari
Ledit Pierre Baudru ?

BAUDRU.

Mais réponds-lui donc !

ANTONIA.

Oui.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Il suffit ; désormais, vous êtes l'un à l'autre.
Puissiez-vous être heureux ! votre joie est la nôtre.

BERTHAUT.

Oui ! vous serez heureux : j'en ai le ferme espoir,
Car vous savez tous deux accomplir un devoir ;
Et vous ne demandez aux trésors de la vie
Que ce bonheur obscur que personne n'envie.
Aimez-vous, c'est la loi ; c'est l'immense décret
Sur lequel tout effort en vain se briserait ;
Aimez-vous, ayez foi dans l'avenir prospère,
Un peuple n'est perdu que lorsqu'il désespère.
Mais la France, au milieu d'un labeur surhumain,
Garde une foi robuste, et croit au lendemain.
La Révolution, par nos bras défendue,
Pour nous et pour nos fils ne sera pas perdue :

C'est la grande lumière, il faut que ses rayons
Pénètrent à la fois les cœurs et les sillons.
Par elle, nous avons été ce que nous sommes ;
Elle a fait des soldats ; qu'elle fasse des hommes.
Qu'elle aille près de toi s'asseoir à ton foyer ;
Qu'elle entre dans le sol que ton bras va fouiller ;
Qu'elle soit pour tes fils une mère chérie :
Tout cela, c'est aimer, c'est servir la patrie !
Toi, ma fille, — je puis te donner ce doux nom,
Car de ton père, enfant, je fus le compagnon,
Et, si la mort n'avait de soudaines surprises,
Ton front pur sourirait entre nos têtes grises, —
Souviens-toi que tu peux de ton cœur humble et doux
Servir la République, autant et plus que nous.
Femme, ta douce voix, qui prie et qui conseille,
Qui berce ton époux, qui l'endort et l'éveille,
Si joyeuse aux vainqueurs et si tendre aux vaincus,
Peut en faire un esclave ou bien un Spartacus.
Mère, c'est l'avenir que dans tes bras tu portes :
La Patrie a besoin d'âmes simples et fortes,
Et le cœur de tes fils par toi seule est porté
Ou vers la servitude, ou vers la liberté.
« Souviens-toi que tu dois tout d'abord leur apprendre,
« Quand tu seras encor la seule à les comprendre,
« Qu'il fut un temps funeste où l'homme du sillon
« Naissait pour l'esclavage et pour l'abjection ;
« Et que ce temps n'est pas si loin d'eux qu'il ne faille
« Plus d'une lutte encore et plus d'une bataille,
« Avant qu'au laboureur, qui redresse le front,
« Nul n'ose reprocher de repousser l'affront ;

" Dis-leur que le passé toujours tend à renaître ;
" Que qui veut s'abaisser aisément trouve un maître ;
" Qu'être libre est un bien, chèrement acheté,
" Qu'on ne retrouve plus, quand on l'a rejeté.
" C'est toi seule qui peux dans ces cœurs juvéniles
" Semer les vérités et les vertus viriles,
" Et donner aux aïeux, qui pour eux ont souffert,
" Les neveux qu'il leur faut : cœurs d'or et bras de fer.

ANTONIA.

Je ferai de mon mieux, mon père.

BERTHAUT.

Sois bénie,
Chère enfant. Puisses-tu voir la lutte finie!
Et, si nous n'avons pas mérité le repos,
Voir, toi du moins, la paix régner sur nos tombeaux!
Mais non! je ne veux pas qu'une ombre de tristesse,
En ce jour de bonheur, voile votre tendresse.
Non ! je ne mourrai pas sans vous voir revenir
Aux foyers où la paix saura vous retenir;
Et puisse-t-elle alors, assurée et féconde,
Étendre pour jamais ses ailes sur le monde !

BAUDRU.

Oui, vous verrez cela, j'en jure par les yeux
De ma femme, et Dieu sait si j'en suis amoureux !

ANTONIA.

Allons, Pierre, voyons : ne dis pas de folie.

BAUDRU.

M'est-il donc défendu de te trouver jolie,

De t'aimer, de le dire, et de te le prouver?
Parbleu ! je voudrais voir que l'on vînt y trouver
A redire. Je suis ton mari, je suppose !

ANTONIA.

Eh ! sans doute.

BAUDRU.

Un peu plus, elle nierait la chose.

BERTHAUT, à Baudru.

(Rumeur au dehors.)

Grand enfant! va ! (Jean fait un geste pour réclamer le silence.)
Quoi donc?..

JEAN.

Quelle est cette rumeur?

BAUDRU, ouvrant la fenêtre et regardant au dehors avec Antonia.

Ce sont des condamnés qui viennent; la clameur
Du peuple les précède, annonçant leur passage.

JEAN.

Où donc les mène-t-on?..

BERTHAUT.

A la mort !

JEAN.

Quel présage !

BERTHAUT.

Tais-toi ! Pourquoi troubler par un mot inhumain
Un bonheur qui commence, et peut finir demain?
De cette guerre impie ils ont soufflé la flamme.
S'ils vivent, tout périt.

BAUDRU.

Tiens ! j'y vois une femme.

JEAN.

Une femme !..

ANTONIA.

Eh ! mon Dieu ! comme elle est pâle ! Il faut
Qu'elle ait bien mérité d'aller à l'échafaud,
Car elle est, sous son deuil, bien touchante et bien belle.

BAUDRU.

Mais où donc l'ai-je vue ?.. Ah ! je me le rappelle...
Elle était près de toi, le jour où tu partis.

JEAN, regardant par la fenêtre.

La comtesse !

BAUDRU.

Eh bien ! Jean ! qu'as-tu donc ? tu pâlis.

JEAN.

Rien. — Berthaut !

BERTHAUT, feignant l'indifférence.

Quoi ?

JEAN.

Voyons ; elle n'est pas coupable.

BERTHAUT.

Qu'en sais-tu ?

JEAN.

Je le sais. Au moins, c'est peu probable.

Enfin, tu ne vas pas la laisser mourir ?

BERTHAUT.

Moi ?
Eh ! que m'importe ?

JEAN.

Allons ! Tu ris de mon effroi ;
Mais, au fond, tu sais bien que ce n'est pas possible,
Qu'elle ne mourra pas... ce serait trop horrible !

BERTHAUT.

Le tribunal a fait ce qu'il a jugé bien :
Cela, pas plus que moi, ne te regarde en rien.

JEAN.

Berthaut !..

BERTHAUT.

Elle mourra : que veux-tu que je fasse ?
Suis-je donc un monarque ? ai-je le droit de grâce ?

JEAN.

Berthaut, ce n'est pas toi qui parles. Non ! oh ! non !
Ce mot-là ne vient pas de mon vieux compagnon.
Non, tu ne voudras pas que je me désespère.
Pitié ! pitié pour elle, ô mon ami, mon père !

BERTHAUT.

Eh ! je ne puis rien !

JEAN.

Tout ! n'as-tu pas mission
D'être l'œil et le bras de la Convention ?

N'es-tu donc pas celui qui frappe et qui pardonne ?
Quelqu'un discute-t-il l'ordre que ta voix donne ?
O mon père, pitié ! Sauvez la ! sauvez nous !

BERTHAUT.

Tu l'aimes donc bien ?

JEAN.

Moi !

BERTHAUT.

Jadis, à ses genoux
Tu rampais ; je t'ai pris, de toi j'ai fait un homme ;
Mieux encore : un soldat digne des temps de Rome.
Je t'ai vu, sous la foudre, héroïque et serein,
Défier la mitraille avec un front d'airain ;
Mais je ne savais pas que cette force d'âme
Pût fondre en un instant sous un regard de femme.
Et, s'il en est ainsi, je dois bénir le sort
Qui va, ces yeux trop beaux, les fermer dans la mort.

JEAN.

Ah ! c'est horrible ! Eh bien ! puisque tout m'abandonne,
Je la sauverai seul !

BERTHAUT.

Jean !..

JEAN.

Va ! parle, raisonne.
De toi-même, aisément, tu peux être vainqueur,
Toi qui n'es pas un homme et qui n'as pas de cœur ;
Mais moi, ne pense pas que ta voix me retienne.
Je sauverai sa tête ou tu prendras la mienne.

(A Baudru, qui veut le retenir.)

Toi, ne me touche pas : je suis ton officier,
Et je n'ai plus d'amis.

BERTHAUT, à Baudru.

Laisse-le. — Jean Dacier,
Que vas-tu faire ?

JEAN.

Tout, pour mourir avec elle.

BERTHAUT.

Mourir quand on se bat, quand la France t'appelle !

JEAN.

La France a d'autres fils. Elle n'a que moi.

BERTHAUT.

Non !
Non ! mon fils, — j'ai le droit de te donner ce nom ! —
Tu ne vas pas donner ta vie à ta maîtresse,
Quand la France, ta mère, est encore en détresse.
Ah ! si tu veux mourir, c'est facile, après tout :
La Vendée est en flamme, et l'on se bat partout.
Demain, si tu le veux, demain, je te le jure,
Nous irons au-devant de la mort la plus sûre ;
Demain, nous tomberons, mais la main dans la main,
Librement, en soldats.

JEAN.

Et qui sait si demain
La mort voudra de moi ? Sur les champs de bataille,
N'ai-je donc pas dix fois affronté la mitraille ?
Qui me dit que demain je serai plus heureux ?

BERTHAUT.

Tu ne sortiras pas !

(Jean s'élance vers la porte de gauche. Berthaut l'arrête d'un geste. Les soldats lui barrent le passage.)

JEAN.

Laissez-moi !.. C'est affreux !
Savez-vous ce que fut pour moi celle qu'on traîne
A la mort ?.. que son cœur, sa bonté souveraine
De moi firent un homme, et que ce que je suis,
Je le suis devenu par elle... Mes amis !..
Laissez-moi !.. par pitié !.. Vous n'avez donc point d'âme
Que vous voulez aider à cette chose infâme !..
— Ah ! je finirai bien par passer cependant !..

(Il se précipite au milieu d'un groupe : on le retient ; il vient tomber épuisé sur un banc.)

— Lâches !.. tuez-moi donc !..

ANTONIA.

Mon pauvre commandant !..

BERTHAUT.

Quand je t'ai fait prêter le serment militaire,
Je ne t'ai rien caché de sa grandeur austère ;
C'était le sacrifice âpre, entier, absolu ;
Tu ne l'ignorais pas, tu l'as ainsi voulu.

JEAN.

Eh ! j'ai donné mon sang !

BERTHAUT.

Mieux que ton sang : ton âme,
Ton cœur jeune et brûlant et plus pur que la flamme !
Point de regrets, mon fils ; point de pleurs superflus !
Il est à la patrie, il ne t'appartient plus.

JEAN.

Va ! triomphe à ton gré ! parle ! commande ! exige !..
Moi, je saurai mourir !

BERTHAUT.

Mais, malheureux, que puis-je ?
Quand je voudrais pour elle essayer un effort,
Son nom seul n'est-il pas comme un arrêt de mort ?

ANTONIA.

Son nom seul ?

BERTHAUT.

Eh ! sans doute !

ANTONIA.

Eh ! qu'elle en prenne un autre !

BERTHAUT.

Comment ?

JEAN.

Quel autre nom ?

ANTONIA.

Lequel ? Parbleu, le vôtre !

JEAN.

L'épouser !..

ANTONIA.

Eh bien ?

JEAN.

Mais c'est impossible ! moi,
L'épouser !

ANTONIA.

La voilà bien à plaindre, ma foi !

BERTHAUT.

Il a raison ; c'est impossible.

BAUDRU.

Fais excuse,
Citoyen Berthaut : mais, hier, si je ne m'abuse,
Deux de nos compagnons, que je puis retrouver,
Ont pris femme ainsi...

ANTONIA.

Oui.

JEAN.

Je puis donc la sauver ?

BERTHAUT.

Oui !

JEAN.

Berthaut !..

BERTHAUT.

Tu le veux ?..

JEAN.

La sauver ou la suivre !..

BERTHAUT.

Soit !

(Il écrit quelques mots.)

— Cet ordre entre tes mains porte qu'on la délivre :
Va la chercher.

JEAN.

Sauvée ?..

BERTHAUT.

Oui. Sous condition
Qu'elle t'épousera. (Jean sort.)
Maudite passion !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins Jean.

ANTONIA.

Ai-je eu tort? Si mauvaise était donc mon idée?

BERTHAUT.

Non. C'est bien, chère enfant : la pitié t'a guidée.
Mais je crains cette femme et son fatal orgueil,
Que n'auront pas dompté la souffrance et le deuil.
J'ai peur qu'elle n'accepte avec indifférence,
Peut-être avec horreur, une mésalliance ;
Et que mon pauvre Jean n'obtienne, pour seul prix
De tout son dévouement, que le plus froid mépris.

BAUDRU.

Le mépriser, lui, Jean !

BERTHAUT.

Eh ! je crains plus encore
Qu'elle n'ait trop pitié de celui qui l'adore ;
Et qu'il n'hésite, lui, s'il doit voir quelque jour,
D'un côté son devoir, de l'autre son amour...

BAUDRU.

Oh ! je réponds de lui !

BERTHAUT.

Qui donc peut, quand il aime
Et quand il est aimé, répondre de lui-même ?

Mais je luttais en vain contre sa volonté ;
J'ai fait ce que j'ai pu, le sort en est jeté !

BAUDRU.

Mais s'il était trop tard ?.. si la foule pressée
L'arrêtant trop longtemps dans sa course insensée...

ANTONIA.

Grand Dieu !..

BAUDRU.

Non ! les voici. Va ! tu n'as pas eu tort.
Vois-tu, je connais Jean. Elle morte, il fut mort.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEAN, MARIE.

JEAN, à Marie.

Vous pouvez, sans terreur, entrer dans cette salle :
Vous n'y trouverez rien qu'une amitié loyale
Qui, de l'horrible mort prête à vous enlever,
Vous supplie à genoux de vous laisser sauver.

BERTHAUT.

Vos amis ne vous ont pas tous abandonnée,
Madame, en vous voyant captive et condamnée.
Un d'eux, au moins, vous reste ; et le destin voulut
Mettre en ses mains, pour vous, un moyen de salut.

MARIE, à part.

Des amis dévoués veillent sur votre vie :
Si vous ne voulez pas qu'elle leur soit ravie,

Quel que soit l'accident qui vous puisse arriver,
Laissez faire le Ciel, qui voudra vous sauver...
(A Berthaut.)
Et... ce moyen ?..

BERTHAUT.

Dépend de votre cœur, madame :
Ce généreux soldat veut vous prendre pour femme ;
Et, réclamant le prix d'un service récent,
Du sang qu'il a versé racheter votre sang.

JEAN.

Acceptez !

MARIE, à part.

Je comprends !.. Raoul me tient parole.
Oui, tout est préparé ; Jean, pour moi, joue un rôle ;
Ceux-là sont achetés ou dupes.

BERTHAUT, à Marie.

Voulez-vous
Vous sauver, en prenant cet homme pour époux ?

MARIE.

Je le veux.

BERTHAUT.

Songez bien qu'en l'épousant, madame,
Vous vous donnez à lui, toute : le corps et l'âme ;
Vous perdez votre nom, vous brisez les liens
De vos anciens devoirs pour embrasser les siens.

MARIE.

J'y consens.

BERTHAUT.

Quelque part qu'il lui plaise de vivre,
Sans murmurer jamais, vous jurez de le suivre.
(Marie fait signe que oui.)

JEAN, avec impatience.

Est-ce tout ?

BERTHAUT.

Tu le veux, je dois me résigner.
Va ! je dicte les noms : tu n'auras qu'à signer.
(Il dicte à voix basse à l'officier municipal.)

JEAN, à Marie.

Vous chancelez !

MARIE.

Je suis bien lasse..

ANTONIA.

Pauvre femme !
(Lui offrant une chaise.)
Mets-toi là, citoyenne !... (Doucement.)
Asseyez-vous, madame !
— Mais vous n'êtes pas tant à plaindre, savez-vous ?
Courage, vous verrez comme il est brave et doux !
Vous connaîtrez ce cœur héroïque et fidèle.
Il ne faut pas pleurer. — Elle est donc bien cruelle,
Cette sombre douleur dont vous portez le deuil ?

MARIE.

Oui. — Merci, mon enfant, de votre bon accueil :
C'est fini, je suis bien.

ANTONIA.

Il faut prendre courage.
Espérer !

MARIE.

Espérer... c'est facile à votre âge ;

J'ai vécu plus que vous et surtout plus souffert.

BERTHAUT, à Jean.

Si tu veux reculer, le chemin reste ouvert.

JEAN.

Allons, finissons-en !..

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Citoyenne Marie,
Ci-devant de Valvieille, approchez, je vous prie.
Commandant Jean Dacier, tu veux l'épouser ?

JEAN.

Oui.

L'OFFICIER MUNICIPAL, à Marie.

Citoyenne, veux-tu recevoir aujourd'hui
Pour époux Jean Dacier, officier dans l'armée ?

MARIE.

Que dois-je répondre ?

ANTONIA.

Oui. — Soyez moins alarmée :
Ce n'est qu'un mot à dire et qui n'a jamais nui.

L'OFFICIER MUNICIPAL.

Citoyenne, veux-tu prendre cet époux ?

MARIE.

Oui !

ACTE TROISIÈME

Une chambre très-simple. — Porte au fond. — Portes latérales. — A gauche une cheminée avec du feu. — A droite un placard ouvert, avec du linge.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAUDRU, ANTONIA.

BAUDRU, allumant le feu.

Ah! voilà que ça prend!.. c'est encore une chance
Que l'on ait retenu ce logement d'avance.
Jean ne se doutait guère, en venant essuyer
Les traces de la route auprès de ce foyer,
Qu'il y ramènerait, dans la même journée,
Une femme.

ANTONIA, prenant du linge sur une table et le rangeant dans le placard.

Ta tâche est-elle terminée?

BAUDRU.

J'ai battu les fauteuils..., secoué les rideaux...

ANTONIA.

C'est bon : ôte tes mains de derrière ton dos,
Et viens m'aider.

BAUDRU.

A quoi? Ce n'est pas mon ouvrage.
Et puis, si près de toi, je n'ai pas le courage
De travailler longtemps sans t'embrasser.

ANTONIA, lui mettant une pile de linge sur les bras.

Voyons,
Lève-moi tes grands bras jusques à ces rayons,
Et prends garde de rien déplier.

(Baudru laisse tomber la pile.)

— Oh! ces hommes,
Que c'est donc maladroit !

BAUDRU, les bras chargés de linge.

Antonia, nous sommes
Mariés.

ANTONIA.

Je le sais. — Pose-moi là ces draps.

BAUDRU.

Mais j'aimerais mieux employer ces deux bras,
Ma chère, à t'embrasser.

ANTONIA.

Embrasse, mais dépêche.
Allons!..

BAUDRU, l'embrassant.

Ta joue est douce, on dirait d'une pêche.

ANTONIA.

Mets les serviettes là... gourmand!.. Ils vont venir.

BAUDRU.

Bah! nous avons le temps.

ANTONIA.

Non, non; il faut finir.
Au moins, le commandant et sa nouvelle femme
Trouveront tout en ordre.

BAUDRU.

Ah oui! la grande dame
Va bien s'émerveiller devant ce beau logis.

ANTONIA.

Pauvre femme! on voit trop, rien qu'à ses yeux rougis,
Qu'elle a, depuis longtemps, perdu richesse et joie,
Et qu'elle ne vit plus dans l'or et dans la soie.

BAUDRU.

On peut bien être heureux sans cela : je le dis
Et je le prouve...

(Il l'embrasse.)

ANTONIA.

Eh bien?

BAUDRU.

Ah bah! je m'enhardis.

ANTONIA.

Mais au moins finis-en, paresseux. — Tiens! on monte.

BAUDRU.

Non!

ANTONIA.

Si!

BAUDRU.

Non!

ANTONIA.

Ce sont eux. Tu n'as donc pas de honte?

BAUDRU, se hâtant.

J'ai fini.

ANTONIA.

C'est heureux.

BAUDRU.

Mais on ne monte pas.

ANTONIA.

Il me semblait pourtant bien entendre des pas.

BAUDRU.

Berthaut m'avait promis qu'il gagnerait une heure.

ANTONIA.

Cette fois, ce sont eux.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN, MARIE.

JEAN, à Marie.

Cette pauvre demeure
Ne vaudra guère mieux pour vous que la prison;
Mais elle s'ouvre, au moins, sur un libre horizon.
Du reste, vous voyez... campement militaire!

BAUDRU, à Antonia.

Comment! il ne voit pas que nous...

ANTONIA.

Veux-tu te taire !

(A Marie.)

Venez, Madame. — Dieu ! vos doigts sont tout glacés.
Mettez-vous près du feu. Reposez-vous ; laissez
Les tristes souvenirs au temps qui les emporte.
Lorsque vous me voudrez, nous logeons porte à porte.
Vous n'avez qu'à frapper : toc, toc, et me voilà.

MARIE.

Vous êtes bonne, vous.

ANTONIA.

Bah ! qu'est-ce que cela ?
Je ferai mieux : je veux vous voir heureuse et gaie.

MARIE.

C'est bien difficile.

ANTONIA.

Oh ! vous êtes fatiguée.
Ce soir, vous voyez tout sous de sombres couleurs,
Parce que vos beaux yeux sont obscurcis de pleurs ;
Mais le soleil levant frappe votre fenêtre :
De son premier rayon la douceur vous pénètre,
Et c'est un cadre d'or fait pour votre beauté.

MARIE.

Vous aurez du bonheur, et l'aurez mérité ;
Pour moi, je ne sais pas ce que la destinée
Me garde, et si je dois bénir cette journée ;
Mais, quel que soit le sort qui me soit réservé,
Je n'oublierai jamais ce qu'en vous j'ai trouvé

De grâce et de douceur. J'avais pris l'habitude
De la douleur, de l'ombre, et de la solitude;
Mais vous me saluez d'un sourire vermeil;
Mon cœur s'ouvre, et c'est vous le rayon de soleil;
Merci.

BAUDRU.

La citoyenne a l'air d'être un peu lasse.

MARIE.

A vous garder ici j'aurais mauvaise grâce.

ANTONIA.

Mais...

MARIE.

Oh! je vous en prie.

(A Baudru.)

Et vous, monsieur, merci.

BAUDRU.

Citoyenne, le bras est bon, le cœur aussi :
Et, d'ailleurs, il suffit que mon ami vous aime
Pour que je sois à vous juste autant que lui-même.

JEAN, à Baudru.

Va-t'en, va!

ANTONIA, à Marie.

Nous partons; mais vous, en attendant,
Vous ne pleurerez plus?

MARIE.

Non.

ANTONIA, à Jean.

Bonjour, commandant!

BAUDRU, à Jean.

Bonsoir, mon vieux ! Eh bien ! ton âme est satisfaite ?
Tu n'as pas l'air content !..

JEAN.

Oh ! mon cœur est en fête.
Seulement, mon bonheur est un songe fiévreux
Qui me laisse trembler de me voir trop heureux.

BAUDRU.

Ah bah ! toujours le même ! Eh ! sois donc moins modeste :
La peur s'en va, mon cher ; et le bonheur nous reste.
Au revoir.

JEAN.

Au revoir.

(Baudru et Antonia sortent.)

SCÈNE III.

JEAN, MARIE.

JEAN, à part.

Ah ! j'ai peur de parler :
Il me semble qu'un mot va tout faire crouler.

MARIE.

Sommes-nous seuls ?

JEAN.

Oui, seuls.

MARIE.

Enfin ! Mon âme vibre
Tout entière, à ces mots : c'est donc vrai, je suis libre !
Enfin ! Plus de geôliers, de barreaux, de verroux !
Merci, Jean. Si je vis encor, c'est grâce à vous :
Sans vous, j'étais perdue.

JEAN.

Avant d'être frappée,
Vous auriez vu ma main laisser tomber l'épée,
Et la force à ce point m'eût-elle fait défaut,
Je serais mort, du moins, devant votre échafaud.

MARIE.

Quoi que votre départ m'ait pu donner à croire,
Vous avez, je le vois, gardé bonne mémoire.
Vous avez souvenir des services rendus,
Et mes bienfaits pour vous ne se sont pas perdus.
Je vois avec bonheur que ma sollicitude
A produit d'autres fruits que de l'ingratitude,
Et que vous vous croyez encore un peu lié
Par le bien que tout autre eût peut-être oublié.

JEAN.

Vous oublier, madame : est-ce que c'est possible ?
N'étiez-vous pas pour moi comme un ange visible ?
Ne m'apportiez-vous pas, avec votre bonté,
Comme un divin rayon de grâce et de beauté ?
Vous oublier, grand Dieu ! vous dont l'image sainte
Chassait de mon sommeil la souffrance et la crainte,
L'effroi de l'avenir et l'horreur du présent !..
Oh ! ne le croyez pas : je suis un paysan,

J'ai conduit la charrue et ma main reste rude;
Mais je n'ai pas le cœur fait pour l'ingratitude.
Je suis resté le même, en changeant de métier :
Paysan ou soldat, âme et corps tout entier,
Je suis à vous, à vous, ma vision sacrée,
Toujours inaccessible et toujours adorée;
A vous dont je rêvais dans le froid, dans la faim,
Sous les balles; à vous... à vous que j'aime, enfin !

MARIE, surprise.

Ah !.. Le marquis sait-il, alors qu'il vous envoie,
Quels sont les sentiments de l'homme qu'il emploie ?

Le marquis ?

MARIE.

Je comprends que, pour ma sûreté,
Il ait beaucoup souffert et beaucoup accepté;
Mais je ne comprends pas qu'il me laisse exposée
Aux aveux singuliers dont je suis offensée.

JEAN.

Je ne vous comprends pas : de qui me parlez-vous ?

MARIE.

De Raoul, votre maître et bientôt mon époux.
Vous avez accompli ses ordres, je suppose ?
J'ignore jusqu'ici le but qu'il se propose,
Mais suis surprise un peu qu'il m'ait laissée ainsi
Livrée à votre honneur, presque à votre merci.

JEAN.

Mon maître!.. votre époux!.. Ah! je crois, sur mon âme,
Que nous rêvons tous deux; car vous êtes ma femme,
Et je n'ai point de maître; et si quelque marquis
Prétend me disputer les droits que j'ai conquis,
Je jure que c'est bien la plus vaine pensée
Qu'ait pu rouler jamais une tête blessée.

MARIE.

Grand Dieu!.. cet homme est fou!.. je suis seule avec lui...
Jean, voyons, mon ami, vous avez aujourd'hui
Vu le marquis Raoul de Puylaurens...

JEAN.

Madame,
Pas depuis plus d'un an.

MARIE.

Ah! vraiment, c'est infâme!
Qu'attendez-vous de moi? Pourquoi mentir ainsi?

JEAN.

Quelque chose d'étrange est au fond de ceci.
Vous voyez : je suis calme, et je n'ai pas la mine
D'un homme que l'ivresse ou la fureur domine;
Mais vous me parlez là du marquis... d'un époux...
Je ne vous comprends pas... de grâce, expliquez-vous.
— Moi, je suis un soldat. J'arrive de l'armée.
Longtemps, oh! bien longtemps, je vous avais aimée...
Mais c'était de si bas et vous étiez si haut!..
Je reviens : je vous trouve au pied de l'échafaud;

Le bourreau vous guettait, la hache était levée...
Quelqu'un me dit : « Prends-la pour femme, elle est sauvée. »
— Ah ! j'atteste le ciel et l'honneur que jamais,
Sans cela, vous n'auriez su que je vous aimais.
Ma femme... Oui, c'était là le service à vous rendre :
Tout ce que je pouvais faire pour vous défendre,
Pour briser de la loi les terribles décrets...
— Je vois que j'aurais pu vous laisser libre, après ;
Sacrifier ma joie et mon bonheur au vôtre;
Vous remettre, sauvée, entre les bras d'un autre...
— Eh bien ! je n'ai pas su, devant vos yeux en pleurs,
Devant votre beauté, plus belle en vos douleurs,
Je n'ai pas su défendre à mon âme enivrée
De frémir, au contact de votre âme adorée,
Et de remercier le sort terrible et doux
Dont la rigueur m'oblige à vivre à vos genoux.
Quand tout mon cœur bondit de joie et d'espérance,
Exigez tout de moi, hormis l'indifférence.
Pour vous, je puis monter jusqu'aux plus hauts sommets;
Pour vous, vaincre ou mourir... mais vous livrer, jamais !

MARIE.

Votre femme !.. A coup sûr, je dois mal vous entendre.
Car... je ne comprends pas. Vous n'osez pas prétendre
Que ce mot qui devait m'arracher au trépas
Ait pu faire de vous mon mari, n'est-ce pas ?

JEAN.

Si, madame.

MARIE.

Ah ! voyons, monsieur Dacier, je pense

Qu'on pourrait vous offrir une autre récompense.
Que vous m'ayez sauvée, il faut en convenir :
Sans vous, j'étais perdue, et je dois vous bénir.
A vrai dire, j'ai beau me mettre à la torture,
Je ne puis m'expliquer toute cette aventure.
Mais enfin vous m'avez sauvée, ou peu s'en faut.
Je sortais de prison, j'allais à l'échafaud ;
Vous avez, juste à point, sur mon front misérable
Tendu l'abri sauveur de ce bras secourable :
C'est très-beau, je ne puis trop vous remercier ;
Mais je suis riche encore assez pour vous payer.

JEAN.

Ah ! c'est cruel, cela ! Vous, l'objet de mon culte,
A l'adoration répondez par l'insulte !

MARIE.

J'offre pour mon salut ce que je puis donner.
Si ce n'est pas assez, il faut m'abandonner.

JEAN.

Non ! ce n'est pas assez, madame, d'une aumône
Pour ce que j'ai souffert et pour ce que je donne.
Ce ne serait pas trop, madame, croyez-moi,
Rien que pour ce moment d'angoisses et d'effroi,
Où j'ai vaincu la mort d'une étreinte éperdue,
D'une bonne parole et d'une main tendue.
Je ne demande rien ; mais mon cœur eût compté
Trouver, pour tant d'amour, un peu plus de bonté.

MARIE.

S'il vous plait sur mon cœur d'avoir quelque puissance,
Méritez mon estime et ma reconnaissance.
Oubliez un vain rêve et d'impossibles vœux,
Faites-moi libre, enfin !

JEAN.

Je ne puis.

MARIE.

Je le veux !

JEAN.

Je ne le puis, madame. Il faudrait laisser croire,
Que j'ai de mes devoirs perdu toute mémoire ;
Trahi pour vous les lois que je sers ; accepté
Cet or que vous m'offrez pour votre liberté ;
Il faudrait laisser dire à mes compagnons d'armes
Que j'ai vendu mon nom, mes prières, mes larmes ;
Et qu'à l'heure où, tremblant, pour vous j'ai supplié,
Je jouais, acteur vil, un rôle bien payé.
J'ai fait ce que j'ai pu pour votre délivrance ;
Mais l'honneur d'un soldat appartient à la France,
Et ce nom qu'aujourd'hui vous avez accepté
Doit demeurer sans tache, en son obscurité.
Du reste, l'on se bat ; mon poste me réclame :
Peut-être serez-vous bientôt libre, madame.
— Tant que vous n'aurez pas d'autre ordre à me donner,
Je veillerai sur vous sans vous importuner.
Quelque amère douleur que loin de vous j'emporte,
Je ne franchirai plus le seuil de cette porte.

Je m'en vais résigné, sans espoir, sans courroux...
Mon cœur peut se briser sans cesser d'être à vous.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE IV.

MARIE, seule.

Sa femme !.. Voilà donc la grâce qu'ils m'ont faite.
Leur justice à ce prix se trouve satisfaite ;
Leur pitié n'eût pas cru, sans doute, exiger trop,
En m'offrant le salut dans les bras du bourreau.
Pourquoi pas ? Ma folie eût dit : « Oui ! » tout de même.
— Sa femme !.. Il ne ment pas quand il prétend qu'il m'aime ;
Ses yeux, mieux que sa voix, me disaient son amour.
— Grand Dieu ! qui m'aurait dit que je devrais, un jour,
M'entendre révéler, le cœur plein d'épouvantes,
Un amour dont, naguère, eussent ri mes servantes !..
Que faire ?.. fuir ?.. mais où ?.. sans secours, sans appui,
Je puis tomber aux mains d'hommes pires que lui...
— « Je ne franchirai plus le seuil de cette porte... »
M'a-t-il dit... — Eh ! tînt-il sa promesse, qu'importe !..
De quel front reverrais-je, après un jour passé
Sous ce toit, nos amis, Raoul mon fiancé ?..
— Raoul... Quoi !... Ce billet n'était donc qu'imposture !..
J'ai pourtant reconnu la main, la signature...
— « Quel que soit l'accident qui vous puisse arriver,
« Laissez faire le Ciel, qui voudra vous sauver. » —
Hélas ! j'ai laissé faire... et maintenant... sa femme !
Toujours ce mot... toujours, partout l'horrible trame !..

On dirait que la main d'un ennemi haineux
A chacun de mes pas en resserre les nœuds...
— Mais non, le sort a seul trahi notre espérance...
Raoul, en ce moment, songe à ma délivrance :
Il me cherche... on lui dit ma retraite... il accourt,
Maudissant la longueur du chemin le plus court...
A moins... — ah ! loin de moi cette horrible pensée ! —
Qu'à son tour, il n'ait vu sa tête menacée...
Qu'il ne soit prisonnier... ou bien que sous les coups
D'ennemis trop nombreux...

SCÈNE V.

MARIE, RAOUL.

RAOUL, entrant au fond.

Marie !..

MARIE.

Enfin, c'est vous !
Il était temps, je crois que je devenais folle.
Mais que s'est-il passé ?.. Non, venez, le temps vole,
Ce n'est pas le moment de vous interroger...
Ne songeons qu'au départ, à la fuite, au danger.
Emmenez-moi... (Elle chancelle.)

RAOUL, la soutenant.

Marie !..

MARIE.

Il faut partir, vous dis-je !

RAOUL.

Vous ne pouvez marcher...

MARIE.

Ce n'est rien... un vertige.

(Elle fait un effort et retombe.)

Il le faut cependant.

RAOUL.

Reposez-vous un peu.
Votre main est glacée et votre front en feu.
Calmez-vous : l'heure approche où la nuit favorable
Va nous envelopper d'un voile impénétrable.
Ne craignez rien, je veille.

MARIE.

Oh ! restez près de moi,
Raoul : l'ombre m'entoure et me remplit d'effroi.
Je n'ai plus de raison, je n'ai plus de courage ;
Je tremble comme un jonc frissonnant sous l'orage.
Oh ! que n'étiez-vous là quand cet homme est venu !
Quel obstacle a surgi, qui vous a retenu ?
Pourquoi m'avoir livrée à des mains étrangères ?
Votre voix eût chassé les ombres mensongères,
Et je n'aurais pas pris, croyant venir à vous,
La main de ce soldat qu'ils ont fait mon époux.

RAOUL.

Cet homme ?..

MARIE.

Ah ! vous voyez que je ne suis pas morte !
Jusqu'ici son respect sur son amour l'emporte,

Mais il peut revenir, vous voir, vous dénoncer...

RAOUL.

Donnez à votre effroi le temps de s'apaiser.
Reposez-vous encor : vous en serez plus forte.
Quant à cet homme... il meurt, s'il franchit cette porte.
Ah ! sans lui, vous seriez libre ; j'avais compté
Sans cet acharnement de la fatalité.
Croyiez-vous donc, après avoir lu mon message,
Que nous ne serions pas prêts à votre passage ?
Nous étions là, debout, armés et résolus,
Vous passiez prisonnière, et vous ne l'étiez plus.
— J'ai tout appris : je sais par quelle ruse infâme
Cet homme a prétendu faire de vous sa femme.
Laissez-le caresser l'espoir qui l'a séduit...
— Dieu merci !.. nous fuirons de Nantes cette nuit,
Et demain, achevant l'œuvre de délivrance,
Le vent nous portera loin des côtes de France.
Souvenez-vous, alors, que vous m'appartenez.

MARIE.

Partons.

RAOUL.

Êtes-vous mieux?

MARIE.

Je puis marcher. Venez !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN.

JEAN.

Savez-vous qu'à présent, cette femme est la mienne?

MARIE.

Raoul, par pitié!..

RAOUL, tirant son poignard.

Non! que rien ne me retienne,
Qu'il meure comme un chien!

JEAN.

Et puis?.. que direz-vous
A ceux qui vont venir se jeter entre nous,
Et qui croiront punir, par un même supplice,
En vous le meurtrier, en elle la complice?

RAOUL, laissant tomber son arme.

Malheureux!..

JEAN.

Croyez-moi : vous me tuerez plus tard.
L'épée à votre main sied mieux que ce poignard.
Je ne vous livre pas. — Je le pourrais sans blâme. —
Mais quittez mon logis, et respectez ma femme.

RAOUL.

Ta femme!..

JEAN, à Marie.

Répondez. Avez-vous, aujourd'hui,
Quand on vous demandait : « Veux-tu? » répondu : « Oui! »

Avez-vous, librement, devant tous, à voix haute,
Fait serment de me suivre? Est-ce que c'est ma faute
Si cet homme, à présent prêt à vous protéger,
Se cachait, quand sur vous planait un vrai danger?
Si jusqu'à l'échafaud vous fussiez arrivée,
Si je n'eusse été là, qui donc vous eût sauvée?

RAOUL.

Moi, qui l'attendais!.. Moi, qui, pour la protéger,
N'eusse osé rien prétendre, encor moins exiger.
Misérable! sans toi, sans ton audace vile,
Nous serions loin d'ici, loin de toi, de ta ville,
De ses bourreaux repus, de son air empesté,
Et libres sous le ciel et dans l'immensité.

JEAN.

Et si vous n'aviez pas réussi? — Qui m'assure
Que vous aviez pour elle une retraite sûre?
Quel asile offrez-vous à celle qui vous suit :
La hutte du chouan? la barque du proscrit?
Doit-elle prendre part aux luttes inégales,
Dans la nuit, dans la boue, au sifflement des balles;
Ou bien, pour éviter tout cela, faudra-t-il
Qu'elle prenne avec vous le chemin de l'exil?
Fuir sans repos, ou bien combattre sans relâche :
Voilà son sort. Et vous? vos devoirs, votre tâche?

RAOUL.

Oh! n'avoir pas d'épée!

JEAN.

Enfin, quel est le nom

Sous lequel vous voulez être son compagnon?
Nous voilà mariés, si peu qu'on s'en souvienne ;
Elle ne sera pas votre femme et la mienne :
Votre maîtresse alors? Vous serez son amant.

RAOUL.

Ah! tu ne périras, je t'en fais le serment,
Que de ma main.

JEAN.

C'est bien! aux batailles prochaines,
Nos fers se croiseront, comme aujourd'hui nos haines.
Maintenant, laissez-nous.

MARIE.

Jean, laissez-moi partir.

JEAN.

Madame...

MARIE.

Vous pouvez ne pas y consentir :
Je vois que je vous suis pour jamais enchaînée,
Et que d'un mot de vous dépend ma destinée.
Oui, vous pouvez briser celle qui vous doit tout...
— Vous fûtes généreux : soyez-le jusqu'au bout.
Laissez-moi libre, Jean. Si vous m'avez conquise,
Si ce n'est par mensonge, au moins, c'est par surprise.
J'ai juré d'être à vous ; mais, en parlant ainsi,
Je savais que mon cœur était à celui-ci,
Et si je n'avais cru que vous jouiez un rôle,
Je serais morte, avant une telle parole.
Si vous m'aimez, je sais que vous devez souffrir ;
Mais...

JEAN.

Ah! je trouverais plus simple de mourir!

MARIE.

Jean! je vous en supplie!..

RAOUL.

Au nom du Ciel, Marie,
Soyez celle qui veut, et non celle qui prie!

MARIE.

Raoul, que dites-vous?

RAOUL.

Je dis qu'il me déplaît
De vous voir aux genoux de votre ancien valet,
Pendant que je suis là, tranquille, et que le drôle
Vous laisse aller, et prend au sérieux son rôle.

JEAN, à Marie.

Et vous seriez à lui!..

MARIE, à Raoul.

Qu'avez-vous fait?

JEAN, à Raoul.

Va-t'en!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BERTHAUT.

(Jean ouvre la porte et se trouve en face de Berthaut, Marie force Raoul à se dissimuler dans un angle. Berthaut ne l'aperçoit pas.)

JEAN.

Berthaut ?

BERTHAUT.

Oui.

JEAN.

Qui t'amène ?

BERTHAUT.

Un avis important.

(A Marie.)

Ne vous éloignez pas : cela vous intéresse,
Ou plutôt, c'est à vous que cet avis s'adresse.

MARIE.

A moi ?

BERTHAUT.

Oui, vous avez un parent éloigné,
De Puylaurens...

MARIE.

Eh bien ?

BERTHAUT.

Le voilà désigné
Comme fauteur de trouble et de guerre civile ;
On le cherche partout, on l'a vu dans la ville.

Ce que je viens vous dire, et c'est de l'amitié,
C'est que, s'il vient, il faut le chasser sans pitié.

MARIE.

Le chasser !..

BERTHAUT.

Vous avez un époux qu'on respecte;
Mais vous nous êtes bien encore un peu suspecte,
Bien assez, sans aller vous charger d'un proscrit.

MARIE.

Mais, au moins, dites-moi...

BERTHAUT.

J'en ai déjà trop dit.
Raoul de Puylaurens est coupable : qu'il meure !
Si je le découvrais, fût-ce en votre demeure,
Il n'échapperait pas au glaive de la loi.

MARIE.

Monsieur Berthaut...

BERTHAUT.

J'ai dit ! Ne comptez pas sur moi
Pour me mettre au-devant des coups de la justice.
Il faut que le coupable ou l'innocent pâtisse ;
Et quand, des deux côtés, coulent des flots de sang,
En sauvant le coupable, on frappe l'innocent.

JEAN.

Ainsi, même chez moi ?

BERTHAUT.

Jean, tu sais si je t'aime :
Te frapper, c'est autant que me frapper moi-même ;

Mais s'il était ici, rien ne le sauverait;
Prières, amitié, rien ne m'arrêterait:
Fallût-il vous livrer, toi, ta femme qui tremble,
Et donner au bourreau vos trois têtes ensemble.

JEAN.

Inflexible toujours !

BERTHAUT.

Je puis souffrir aussi;
Mais nous sommes voués aux luttes sans merci.
Et l'ennemi croirait ses victoires trop sûres,
S'il pouvait voir le sang couler de nos blessures.

JEAN.

Tu fais bien : l'amitié passe après le devoir ;
Aussi, je veux t'aider, et de tout mon pouvoir.
(A Raoul.)
Connais-tu le marquis, toi ?..

MARIE.

Jean !..

BERTHAUT.

Quel est cet homme ?

MARIE.

C'est un de mes fermiers.

BERTHAUT.

Ah ! fort bien !.. Il se nomme ?..

MARIE.

Bernard; et pour me voir il est de loin venu.

BERTHAUT, à Raoul.

Tu connais le marquis ?..

RAOUL.

Je dois l'avoir connu ;
Est-ce un crime ?..

JEAN.

Il n'est pas besoin de te défendre ;
Mais retiens, si tu peux, ce que tu viens d'entendre.
Et si tu le revois, demain comme aujourd'hui,
Dis-lui que ma maison n'est pas sûre pour lui.

MARIE.

Pars... la nuit va venir, et la route est mauvaise.

RAOUL.

Merci.

JEAN.

Va !..

RAOUL, à Berthaut.

Tu permets, citoyen ?..

BERTHAUT.

A ton aise.

(Raoul échange avec Jean un dernier coup d'œil de menace et sort au fond.)

(A Jean.)

J'aurais à te parler encor, mais entre nous.

JEAN, le faisant sortir à gauche.

Viens ! j'ai ma chambre ici. (A Marie.) Soyez libre chez vous.

ACTE QUATRIÈME

Une chambre de ferme. — Porte au fond, donnant sur le palier d'un escalier extérieur. — Fenêtres à droite et à gauche de la porte. — A gauche, deuxième plan, quelques marches conduisant à une porte. — Cheminée au premier plan. — Porte à droite. — Il fait nuit. — La chambre est éclairée par deux flambeaux posés sur un bahut, entre la porte du fond et la fenêtre de droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAUDRU, assis près du bahut, achevant de polir une épée.

Toi, tu ne seras pas longtemps propre : je flaire
Comme une vague odeur de poudre et de colère.
Aussi bien, il est temps d'en finir, et grand temps :
La boue et l'hiver sont de rudes combattants ;
Et c'est un peu trop dur, lorsque la mort nous touche,
De tomber sans pouvoir brûler une cartouche.

SCÈNE II.

BAUDRU, BERTHAUT. (Il entre par le fond.)

BERTHAUT.

Baudru... ton commandant? Va... j'ai besoin de lui.

BAUDRU, montrant la porte de droite.

Il est là, dans sa chambre.

BERTHAUT.

Avec sa femme?

BAUDRU.

Ah oui!

(Montrant la porte à gauche.)

La citoyenne est là, chez elle... et, pour son âge,
Il a là, sauf respect, un singulier ménage.

BERTHAUT.

Songe à ce qui te touche, et va me le chercher.

(Baudru sort à droite.)

J'ai prévu ce malheur, et n'ai pu l'empêcher.

SCÈNE III.

BERTHAUT, JEAN, BAUDRU.

JEAN.

Berthaut?

BERTHAUT.

Oui.

(A Baudru.)

Laisse-nous. (Baudru sort au fond.)

JEAN.

Quelles nouvelles?

BERTHAUT.

Graves.

JEAN.

Bonnes?

BERTHAUT.

Bonnes pour nous; bonnes pour tous ces braves
Qui vont enfin sortir de l'immobilité
Qui brise leur courage et leur activité.
Mais c'est encor pour toi qu'est la meilleure chance :
C'est par ton bataillon que la lutte commence ;
A toi les premiers coups et le plus grand honneur.
Voici l'ordre... Tu vois, je te porte bonheur.

JEAN.

Ainsi, c'est pour demain.

BERTHAUT.

Oui. Demain, à l'aurore,
Ton approche surprend l'ennemi, qui l'ignore.
Tout le sort de l'armée est presque dans ta main ;
Aussi, je suis tranquille, et nous vaincrons demain.

JEAN.

C'est vrai : j'ai du bonheur.

BERTHAUT.

Tout est prêt, je suppose?

JEAN.

Tout!

BERTHAUT.

Tâche de dormir alors, cela repose :
Et tu n'auras pas trop de toute ta vigueur.

JEAN.

Sois tranquille, je vais me battre de bon cœur.

BERTHAUT.

Bonne nuit!

JEAN.

Bonne nuit!

(Berthaut sort au fond.)

SCÈNE IV.

JEAN, seul.

Dormir... Demain peut-être,
Je dormirai... la terre est froide... on y doit être
A l'abri de la fièvre et des songes de feu.
— Mourir!.. s'en aller seul dans l'ombre, et dire adieu
Au soleil, à l'amour, aux ardentes caresses!
Laisser tomber la coupe, encor pleine d'ivresses,
Et qui n'a pas touché mes lèvres!.. Mourir... non,
Je ne veux pas mourir ainsi! Si le canon,
Si les balles sont las de me manquer sans cesse,
Il me reste une nuit, une nuit de jeunesse,
Toute une nuit d'hiver pour vivre et pour aimer.
Éclate enfin, mon cœur, c'est trop te comprimer!
Va! bondis! mets du feu dans le sang de mes veines;
Et chasse loin de moi les timidités vaines!
Loin de moi, loin de moi ce respect insensé
Qui fait de mon amour un jouet méprisé!
Fils de la veille austère autant que de l'orgie,
Désirs fous, donnez-moi l'audace et l'énergie,
Et si je dois tomber, à l'heure où l'aube luit,
Je veux aimer, du moins, et vivre, cette nuit!

SCÈNE V.

JEAN, MARIE.

(Jean se dirige vers l'escalier de gauche. Marie parait.)

JEAN.

Vous, madame!

(A part.)

Tant mieux! j'en finirai, peut-être!

MARIE, descendant les marches.

Vous avez oublié de me faire connaître
Vos ordres pour demain. — Demeurons-nous ici?

JEAN.

Non, vous ne serez plus ici demain.

MARIE.

Merci.

(Elle va pour se retirer.)

JEAN.

Vous me quittez déjà?

MARIE.

Vous voulez que je reste?

JEAN.

Oui.

(Un silence.)

La bataille est proche, et peut m'être funeste.
Je puis mourir demain, madame.

MARIE, avec une émotion contenue.

Ah!

JEAN.

Ce serait
Un heureux accident qui vous délivrerait.

MARIE.

Je n'ai pas dit cela.

JEAN.

Votre regard le crie.
— Il faut me pardonner, ce soir, ma brusquerie :
Je souffre.

MARIE, avec intérêt.

Blessé ?

JEAN.

Non. — Plût à Dieu ! — C'est au cœur
Qu'est la douleur profonde, âpre, le mal vainqueur.
Ah ! vous comprenez bien ce que je veux vous dire !

MARIE.

Trop bien !

JEAN.

Madame…

MARIE.

Un mot de plus, je me retire.

JEAN, avec colère.

Non, restez ! je le veux. — (Doucement.)
Je vous en prie ! — Hélas !
Vous êtes sans pitié : je souffre, je suis las,
Je suis triste ; demain peut être un jour suprême ;
Et vous m'appartenez pourtant, et je vous aime !
Est-ce un crime si grand de vouloir, moi, l'époux,
Reposer, un instant, mon front sur vos genoux ?

MARIE.

Vous pouvez ordonner.

JEAN.

Je le devrais peut-être.

MARIE.

Je suis entre vos mains, et vous êtes le maître!

JEAN.

Vous me haïssez bien!

MARIE.

Non, j'ai pitié de vous.
Car vous devez souffrir. — Hélas! nous souffrons tous.

JEAN.

Vous souffrez, et c'est moi, c'est moi!..

MARIE.

Non, c'est la vie:
Par bonheur, elle est courte, et de repos suivie.

JEAN.

Sans moi, vous souririez.

MARIE.

Je ne vous en veux pas.
Vous avez vos douleurs, vos luttes, vos combats.
Vous m'aimez, je le crois; et moi, je vous assure
Que je voudrais pouvoir guérir votre blessure.

JEAN.

Vous le pourriez d'un mot.

MARIE.

Mais ce mot ne serait

Que mon dernier soupir, Jean, car il me tuerait.

JEAN.

Ainsi, depuis deux mois que vous êtes ma femme,
Voilà ce que j'ai su faire naître en votre âme :
Ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas l'amitié,
C'est l'horreur, où se mêle un reste de pitié.
C'est vrai, vous me parlez sans haine et sans colère ;
Mais chaque effort nouveau, que je fais pour vous plaire,
Semble vous inspirer comme un nouvel effroi,
Et vous aimez mieux être au tombeau qu'être à moi.
— Mais que vous ai-je fait? Que faut-il que je fasse
Pour toucher votre cœur, pour obtenir ma grâce?
Deux mois de dévouement, de respect et d'amour
Ne méritent-ils pas quelque chose en retour?
Ah ! c'est vrai : je ne suis qu'un pauvre diable en somme,
Un valet de labour, un rustre, à peine un homme ;
Et vous êtes comtesse, et cousine des rois,
Et l'intervalle est large à franchir en deux mois.
Mon Dieu ! je comprends bien que je suis peu de chose
Près de vous. Cependant, je me métamorphose :
De paysan, soldat ; de soldat, commandant...
Et qui sait ? le courage et la fortune aidant,
En ce temps de combats et de péril extrême,
Ce que peut faire un homme, un homme qui vous aime.
Si vous lui montriez du doigt, sous le ciel noir,
Quelque effrayant sommet, vertigineux à voir,
Et que vous lui disiez, avec votre sourire :
« Pour me donner ton nom, c'est là qu'il faut l'écrire ! »

(Il lui prend la main, Marie la retire doucement.)

MARIE.

Jean !..

JEAN.

Mon Dieu ! vous pouvez me laisser votre main !..
— Songez que je commande au combat de demain ;
Que ce poste d'honneur, dont mon âme est charmée,
Peut, si je vis, le soir, me donner une armée.
Général ! songez-y, je puis mêler mon nom
A ces vastes rumeurs que couvre le canon.
Je puis laisser aussi ma trace dans l'histoire ;
Car être général, c'est signer la victoire ;
C'est, au-dessus du monde inquiet, incertain,
Demander, arracher sa réponse au destin.
Ayez, enfin, pitié de moi, soyez clémente.
Peut-on être à la fois si dure et si charmante ?
Dites-moi d'espérer, d'attendre, de grandir,
Et ne défendez plus à mon cœur de bondir.
Oh ! rien qu'un mot d'espoir !.. Un seul !..

(Il tombe à genoux.)

MARIE.

Je ne puis être
Qu'à mon époux.

JEAN.

Eh bien ?

MARIE.

Vous n'êtes que mon maître.

JEAN, se relevant, avec rage.

De marbre !.. ou plutôt, non ! — Non ! car j'aurais dû voir
Le marbre s'amollir, devant mon désespoir.

Ce qui sépare ainsi mon âme de la vôtre,
C'est encore l'amour, et c'est l'amour d'un autre.
Fou que j'étais!.. Comment l'ai-je laissé partir!..
Je devais bien prévoir, ou du moins pressentir
Qu'il ne laisserait pas, sa chaine étant brisée,
Sa tête précieuse à mes coups exposée.

MARIE.

Jean, que dites-vous?..

JEAN.

Ah! vous l'aimez celui-là!..
C'est pour lui que d'abord votre cœur se troubla.
Il vous flatte, il vous plaît, il est de votre race.
— Dire que je l'avais, et que je lui fis grâce!..
Ah! si le sort jamais le remet en mes mains!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BAUDRU.

BAUDRU, entrant.

Pardon, mon commandant!.. ce sont des Vendéens
Qu'on a surpris, rampant près de la maisonnette;
Quelques coups d'arme blanche ont fait la place nette,
Car ils n'étaient que dix. Pourtant, il en reste un
Qui voudrait vous parler.

JEAN.

Au diable l'importun!

Qu'espère-t-il ? Gagner quelques instants, peut-être.
— Demande-lui son nom... qu'il se fasse connaître.

BAUDRU.

Il se nomme Raoul de Puylaurens.

MARIE.

Lui !..

JEAN.

Lui !..
Allons ! décidément, j'ai la chance aujourd'hui.

BAUDRU.

C'est mieux qu'un paysan : des mains de jeune fille...

JEAN.

C'est bien ! laisse-nous seuls.

BAUDRU.

Et lui ?..

JEAN.

Qu'on le fusille !

BAUDRU.

Suffit.

MARIE.

Jean !

JEAN.

Il vous plait de le revoir encor ?
Eh bien ! soit ! j'y consens. (A Baudru.) Amène-le d'abord.
(Baudru sort.)
Je suis bien aise, aussi, de le voir face à face.
Il peut me dire, lui, ce qu'il faut que je fasse,
Lui qui vous connaît bien et qui sut vous charmer,
Pour toucher votre cœur et pour vous désarmer.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BAUDRU, RAOUL.

BAUDRU, amenant Raoul.

Le voici.

JEAN.

Bien. Va-t'en !

BAUDRU.

Mais...

JEAN.

Mais va-t'en donc !

BAUDRU.

Diable !
J'ai vu le commandant d'humeur plus agréable. (Il sort.)

JEAN, à Raoul.

Vous avez, n'est-ce pas, toute votre raison ?
Alors, me direz-vous quel but de trahison
Vous conduit parmi nous à l'heure où tout sommeille,
Où seule, dans la nuit, la sentinelle veille ?
' Vous ne comptiez pas, certe, avec neuf compagnons,
' Disperser notre camp et prendre nos canons.
' A dix, quelle que fût leur audace ou leur taille.
' Vous n'avez pas rêvé de nous livrer bataille.
On vous a pris rampant au milieu d'un buisson :
Qu'êtes-vous ? un voleur, ou bien un espion ?

RAOUL.

Lequel est un voleur ? celui qui d'une femme
S'est fait livrer la main par une ruse infâme,

Ou celui qui, bravant la mort à chaque pas,
Vient, un contre deux cents, l'arracher de vos bras !
Lequel de nous doit-on mépriser et maudire ?
C'est tout : je n'avais pas autre chose à vous dire.
(A Marie.)
Et vous, Marie, hélas ! c'était l'unique espoir :
Je voulais vous sauver ; je n'ai pu que vous voir.
(A Jean.)
Oui, l'enfer est pour vous : triomphez, je succombe.
Mes amis, plus heureux, m'attendent dans la tombe.
Je suis prêt.

JEAN.

C'est bien !

MARIE.

Jean ! qu'allez-vous faire ?

JEAN.

Moi,
Rien, madame ; je vais laisser faire la loi.

MARIE.

Le tuer !.. vous ! Oh ! non ! je connais mieux votre âme.
Non ! vous savez trop bien ce que l'honneur réclame,
Et vous savez trop bien ce que l'honneur défend.
Non ! vous ne serez pas celui qui, triomphant,
Armé, maître que suit la force militaire,
Frappe son ennemi quand il le trouve à terre.
Non ! vous ne ferez pas cela, Jean.

JEAN.

Voulez-vous
Que je meure à sa place, et qu'il soit votre époux ?

MARIE.

Oh !

JEAN.

Vous n'oseriez pas le demander, madame?
Vous me prêtez, vraiment, par trop de bonté d'âme.
Parce qu'un jour cet homme était en mon pouvoir
Et qu'en le laissant fuir, j'ai trahi mon devoir,
Vous pensez qu'aujourd'hui, je puis faire de même?
(A Raoul.)
Mais qu'avez-vous donc fait, vous, pour qu'elle vous aime?
Avez-vous, autrefois, au temps de vos loisirs,
Sacrifié pour elle un seul de vos plaisirs?
Quand vous vous êtes mis à combattre pour elle,
Ne souteniez-vous pas votre propre querelle?
N'aviez-vous pas vos biens, vos titres engagés
Dans la même bataille avec ses préjugés?
Fou que je suis! qu'importe! elle vous aime. — O rage!
A quoi donc sert l'épée? A quoi sert le courage?
De quel droit venez-vous, en vous livrant ainsi,
M'arracher le plaisir d'un combat sans merci?
Quand douze coups de feu vous jetteront sans vie,
Pensez-vous que ma haine en demeure assouvie,
Et qu'il importe peu qu'en cette occasion,
Notre duel se termine en exécution?

RAOUL.

Que vous faut-il de plus?

JEAN.

Croyez-vous qu'il suffise
Que l'amant soit frappé, pour que l'amour se brise?
Pour elle, cette mort va, je la connais trop!
De vous faire un martyr, de moi votre bourreau.

Elle m'eût pardonné, peut-être, votre perte,
Si vous fussiez tombé dans une lutte ouverte;
En duel, fussiez-vous mort, eussiez-vous survécu,
Elle ne vous eût pas permis d'être vaincu.
Maintenant, tout est dit : plus de combat, tout change;
Votre sang glorieux m'éclabousse de fange;
De haine et de mépris je demeure chargé;
Et vous pouvez mourir : vous êtes bien vengé !

MARIE.

Non ! vous ne voudrez pas me forcer à la haine.
Vous m'avez dit tantôt : la bataille est prochaine;
Vous vous retrouverez face à face demain.
Demain vous serez fort : ce soir, soyez humain ;
Et, quel que soit celui que le sort favorise,
Que ce soit son épée, ou la vôtre, qu'il brise,
Je promets à tous deux une égale amitié :
Au vainqueur le pardon, au vaincu la pitié.

RAOUL.

Et votre amour?

MARIE.

A Dieu ! Cédez à ma prière.
D'être à l'un de vous deux, certes, j'eusse été fière;
Mais puis-je appartenir à celui dont les coups
Frapperont mon amant ou tueront mon époux?
Nous sommes nés, tous trois, sous un destin funeste ;
Faites votre devoir, laissez à Dieu le reste ;
Combattez en soldats : pour vous deux je prierai.

JEAN.

Croyez-vous que je puisse agir selon mon gré?

Hélas! comme soldat, je dois obéissance.
Faire grâce, aujourd'hui, n'est plus en ma puissance.
(A Raoul.)
Je m'en rapporte à vous : à vous dont les aïeux,
Tous tombés en héros sur les champs glorieux,
Vous ont laissé, suprême et splendide avantage,
Le culte de l'honneur comme leur héritage;
A vous qui, mieux que moi, l'enfant des humbles toits,
Connaissez du soldat les devoirs et les droits,
Et qui vers ces aïeux, que notre esprit contemple,
N'avez qu'à vous tourner pour demander l'exemple.
Soyez juge : à ma place, hésiteriez-vous?

RAOUL.

Non!

JEAN.

Si j'avais, refusant de révéler mon nom,
Pareil à l'espion qui cache son visage,
A travers votre camp, la nuit, cherché passage,
Si l'on m'avait alors saisi : qu'auriez-vous fait?

RAOUL.

J'aurais dit : Fusillez! — Êtes-vous satisfait?

JEAN, à Marie.

Vous l'entendez : la loi des deux camps est la même.
Il meurt comme ennemi, non parce qu'il vous aime.

RAOUL.

Vivant ou mort, pourvu que je reste entre vous,
Tout est bien.

MARIE.

Jean ! faut-il vous prier à genoux?

JEAN.

Madame !..

MARIE.

Écoutez, Jean ! les filles de ma race
Connaissent le chemin que le devoir vous trace.
Nous avons, nous aussi, toujours, devant les yeux,
Avec leur souvenir, l'exemple des aïeux.
Ce n'est pas, croyez-en la fille des vieux comtes,
Les générosités qui nous laissent des hontes ;
Et l'on ne rougit pas pour avoir mieux aimé
Frapper un ennemi debout que désarmé.
Puis, quand cet homme est là, sans arme et sans refuge,
Est-ce donc bien à vous de vous faire son juge?
Êtes-vous bien certain de ne trouver en vous
Aucun tressaillement de haine ou de courroux ?
Vous sentez-vous le cœur si pur et si rigide
Que l'amour de la loi soit le seul qui vous guide?
Et ne craignez-vous pas, dans ce duel inégal,
En frappant l'ennemi, de viser le rival?

(Un silence. Jean reste immobile, les yeux baissés. Marie cherche à lire sa pensée sur son visage. Raoul reste à l'écart, debout et dédaigneux.)

JEAN.

Que votre volonté soit faite ! (A Raoul.) Soyez libre !
— L'amour et le devoir se font mal équilibre ;
Pour qui ne sait le fuir l'amour doit l'emporter,
Et c'est être vaincu que de vouloir lutter.

RAOUL.

Vous n'avez pas le droit d'épargner un rebelle !

JEAN.

La victoire est clémente : elle en devient plus belle.

RAOUL.

Défendez-vous ainsi votre France en danger?

JEAN.

Ses fils contre vous tous sauront la protéger.

RAOUL.

Non, il faut me frapper; votre loi vous l'ordonne.

JEAN.

Partez. Je ne reprends jamais ce que je donne.

RAOUL.

C'est trahir lâchement l'honneur et le devoir!

JEAN.

Vous pouvez m'insulter, étant en mon pouvoir.

RAOUL.

Vous m'avez pris l'amour : je vous jette ma vie!

JEAN.

Par d'autres que par moi qu'elle vous soit ravie!

MARIE, à Raoul.

Vous vivrez! Si le sang doit couler entre vous,
Que ce soit dans la lutte, en plein jour, devant tous!

JEAN, à Raoul.

Écoutez : l'on se bat demain... Notre colonne
Attaque la première, au signal que je donne.
Voulez-vous, jusque-là, m'engager votre foi
De n'adresser vos coups à nul autre qu'à moi?
Tout ce que j'offre ainsi, c'est une part égale
De champ et de soleil, et la lutte loyale;

C'est un duel sans merci, devant tous, en plein jour,
Où chacun défendra sa vie et son amour.
Pour moi, je vous le dis : je combattrai sans trêve,
Jusqu'à ce que ma vie ou la vôtre s'achève ;
Et (Montrant l'épée qui est restée sur la table.)
ce fer au fourreau n'entrera, frémissant,
Qu'après s'être rougi de votre dernier sang.
Acceptez-vous ?

RAOUL.

J'accepte, et je vous remercie.
Mon âme par la haine, un temps, fut obscurcie :
Un jour nouveau me frappe et m'éclaire, et j'apprends
Que des hommes de cœur naissent dans tous les rangs.
— Jean Dacier, votre main ! (Montrant Marie.)
Vous êtes digne d'Elle ;
Si la victoire, au jour, vous est encor fidèle,
Si je meurs, c'est à vous que je remets son sort ;
Et puissé-je payer son bonheur de ma mort !
Marie, adieu !

JEAN. (Il va ouvrir la porte de droite, puis remonte au fond et appelle.)

Baudru !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BAUDRU.

BAUDRU.

Mon commandant ?

JEAN.

Avance !

Conduis le citoyen jusqu'à quelque distance,
Et ne le laisse seul qu'en pleine sûreté.

BAUDRU.

Ah bah!.. Vraiment, il faut le mettre en liberté?

JEAN.

Fais ce que je te dis; et que nul ne s'avise
De percer du regard l'ombre qui le déguise.

BAUDRU.

Oui, commandant!

JEAN.

Merci de l'avis important
Que j'ai reçu de vous. (Bas.) A demain, souviens-t'en!

(Raoul et Baudru sortent.)

SCÈNE X.

JEAN, MARIE.

JEAN.

Êtes-vous satisfaite?

MARIE.

Ah! je suis bien heureuse,
Car j'avais bien jugé votre âme généreuse.
Vous avez bien fait, Jean, très-bien fait, croyez-moi.
Quelquefois le devoir est plus haut que la loi.

JEAN.

Hélas! je le crains bien, j'ai trahi l'une et l'autre:
Mes amis pour les siens, ma cause pour la vôtre!

MARIE.

Vous avez bien agi : n'ayez pas de regrets.

JEAN.

Je vous aime : au besoin, je recommencerais.

SCÈNE XI.

BERTHAUT, JEAN, MARIE.

BERTHAUT.

Même avant le combat, le sort nous favorise ;
Tes soldats ne pouvaient faire meilleure prise.
Ce Puylaurens était justement redouté...
Fais le venir.

JEAN.

Je l'ai fait mettre en liberté.

BERTHAUT.

Toi ! de quel droit ?

JEAN.

Je sais que nos lois inflexibles
Nous font juges sans cœur et bourreaux impassibles ;
Mais, parfois, au-dessus du devoir le plus grand,
Brille, plus haut encore, un devoir différent.
Cet homme est Vendéen : je sais que c'est un crime ;
Mais ce n'est pas à moi de jeter à l'abîme
Celui dont j'ai déjà, dans un terrible jour,
Ravi du même coup le bonheur et l'amour.
Oui, parent de ma femme, et son ami d'enfance,
Il l'aimait ; et je sais quelle horrible souffrance

Nous saisit et nous tord, quand le destin moqueur
S'amuse, en pleine ivresse, à nous briser le cœur.
Et puis, sans armes, seul, quand j'ai là tous mes hommes,
Pouvais-je le tuer ? Est-ce ainsi que nous sommes ?
Non, ce n'est pas ainsi qu'on frappe un ennemi :
Généreux à moitié, l'on est lâche à demi.
Non ! j'ai trouvé plus digne, et j'ai cru préférable
De lui dire : on se bat demain...

BERTHAUT.

Mais, misérable !
Ces quelques mots de toi, c'est notre plan connu ;
L'ennemi, qu'il fallait surprendre, prévenu,
Debout, prêt à combattre, ou bien à disparaître ;
La victoire changée en défaite, peut-être ;
C'est encore du sang, des flots de sang versé
Pour rien, et tout cela c'est ta faute !

JEAN.

Insensé !
Qu'ai-je fait !

BERTHAUT.

Mais, dis-moi que ce n'est pas possible,
Qu'il t'a trompé, qu'il a su se rendre invisible.
Mais trahir, toi !

JEAN.

Oui, moi ! j'ai perdu la raison
Jusqu'à la lâcheté, jusqu'à la trahison.

BERTHAUT.

Ainsi, toi, commandant, mis en première ligne,
Voilà ce que tu fais de cet honneur insigne.

Nos soldats ont subi l'hiver sans murmurer ;
Ils souffrent cependant, cela ne peut durer.
Tristes, il n'est que temps que leurs chefs les conduisent
Hors du cercle fatal où leurs forces s'épuisent.
Ils rêvent le moment de se venger, enfin,
Sur d'autres ennemis que le froid et la faim.
Tu le sais. Le combat s'offre à notre espérance ;
Il s'appelle à la fois : victoire et délivrance.
Tout est prêt : la Vendée est surprise à son tour...
— Surprise... non ! j'avais compté sans ton amour.
Soldat républicain, ta femme est Vendéenne,
Tu l'aimes, tu trahis ta cause pour la sienne ;
Et quand le châtiment entre dans la maison,
Tu dis pour t'excuser : j'ai perdu la raison !

JEAN.

Je ne m'excuse pas, je suis coupable. Frappe !
La place réservée à celui qui s'échappe,
La mort qu'on lui gardait, je la réclame.

BERTHAUT.

Bien !
Brutus aimait ses fils comme j'aime le mien.

MARIE.

Monsieur Berthaut, daignez m'écouter, je vous prie !
C'est moi qui l'ai conduit...

JEAN.

Laissez-nous seuls, Marie :
J'ordonne cette fois !..

MARIE.

Je ne puis rien pour lui !

(Elle hésite encore sur le seuil de sa chambre ; un geste de Jean l'oblige à se retirer.)

JEAN. (Il va prendre son épée restée sur la table et la tend à Berthaut.)

Tiens, Berthaut ! — J'aurais cru m'en servir aujourd'hui.

BERTHAUT.

A moi !..

(La porte du fond s'ouvre et laisse voir des soldats. Baudru parait à droite.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, BAUDRU.

BERTHAUT.

Que toute issue à l'instant soit coupée.

(A Baudru.)

Tu me réponds de lui, Baudru... prends cette épée !

BAUDRU.

Que veut dire cela ?

BERTHAUT.

Que nous sommes trahis.

BAUDRU.

Trahis ?

BERTHAUT.

Trahis par lui !

BAUDRU.

Mais...

JEAN

Silence ! obéis !

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au quatrième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, BAUDRU. (Ils entrent par le fond.)

JEAN.

Enfin!.. — Combien de temps a duré ce supplice?
Est-ce tout? — Ai-je été jusqu'au fond du calice?
Ai-je avoué mon crime assez ouvertement
Pour qu'on en daigne, au moins, hâter le châtiment?

BAUDRU.

Oui, tu t'es bien montré! — Que le diable m'emporte
Si jamais accusé s'est conduit de la sorte!
Tes juges, avec toi, semblaient lutter d'effort,
Eux tous, pour t'épargner; toi, pour chercher la mort.

JEAN.

Ils me la donneront.

BAUDRU.

Tu le crains?

JEAN.

Je l'espère.

BAUDRU.

Va! je ne le crois pas. — Le conseil délibère;

Et ton acquittement serait déjà rendu
Si d'un mot, seulement, tu t'étais défendu.

JEAN.

Qu'aurais-je dit ?

BAUDRU.

Parbleu! c'était bien difficile!..
Un fugitif, qui vient te demander asile;
Un parent, presque un hôte, et ta femme à genoux...
Que diable! on ne voit pas de tigres parmi nous!
Je les connais : pas un, parmi ces cœurs de pierre,
Qui n'eût, en se cachant, essuyé sa paupière.

JEAN.

Oui, n'est-ce pas? traîner ma femme devant eux!
Leur donner ce spectacle écœurant et honteux
D'un coupable assez vil, d'un homme assez infâme
Pour vouloir se sauver en perdant une femme!

BAUDRU.

Pourtant...

JEAN.

Le ferais-tu, toi? — Tu restes surpris.
— Vois-tu, quand on ne peut se sauver qu'à ce prix,
On meurt... — Et je mourrai sans regret, je te jure!

BAUDRU.

Ils t'acquitteront.

JEAN.

Non.

BAUDRU.

C'est une chose sûre.

Ils te connaissent mieux que toi-même, parbleu!
Et ne vont pas te croire un traître pour si peu.
Crois-tu qu'on oubliera, parce que tu l'oublies,
Tout ton passé : Valmy, Jemmapes, Wattignies,
Vingt combats, où l'un d'eux, sans toi, serait resté?

JEAN.

Ils me condamneront, car je l'ai mérité;
Ils me condamneront, car je suis un coupable.
La loi militaire est et doit être implacable.
Que viens-tu me parler de gloire et d'amitié?
Si mon crime, aujourd'hui, n'était pas châtié,
De quel droit le conseil serait-il plus sévère
Pour le soldat faisant ce qu'un chef vient de faire?
Faudra-t-il que la peine ait deux poids différents :
Un lourd, pour les petits; un léger, pour les grands;
Ou que l'indiscipline, au nom de la clémence,
Fasse de notre armée une déroute immense?
Qu'importe l'homme? c'est un exemple qu'il faut.
Le meilleur est celui qui frappe le plus haut.

BAUDRU.

Le meilleur est celui qu'en un jour de bataille
Tu nous donnes à tous, en narguant la mitraille.
Tes juges, aussi bien, peuvent te condamner...
Ceux qui voudront ta mort devront te la donner,
A moins que, pour offrir un exemple suprême,
Tu ne veuilles, demain, te fusiller toi-même.
Pour nous, je t'en réponds, pour nous, qui savons tous
Combien tu fus humain, brave, terrible et doux,

Et combien aisément, après les jours de flamme,
Cette âme de lion se change en cœur de femme,
Avant de se tourner vers toi pour te viser,
Nous verrons nos fusils d'eux-mêmes se briser.

JEAN.

Tais-toi ! — Ne sens-tu pas que ces mots, dans ta bouche,
Sont un arrêt de mort inflexible et farouche?
Jusqu'ici, j'ai douté; je pouvais, en effet,
Douter encor du mal immense que j'ai fait.
Ce n'était, après tout, qu'une faute vulgaire
D'avoir laissé s'enfuir un prisonnier de guerre,
D'avoir voulu soustraire un coupable à la loi...
D'autres l'ont fait, le font, le feront après moi.
Mais que vous, mes amis, toi, la vertu solide,
Que la raison soutient et que le devoir guide,
Vous soyez ébranlés par l'exemple fatal
Jusqu'à vouloir déjà me suivre dans le mal :
C'est trop me faire voir la moisson qu'on récolte
Quand au cœur du soldat l'on sème la révolte.
Oh! ne me suivez pas dans ce sentier maudit!
Laissez-y mourir seul celui qui s'y perdit.
Trop heureux si je puis, en subissant ma peine,
Rompre l'attrait fatal qui déjà vous entraîne;
Si je vois l'emporter, à mon dernier moment,
Sur l'exemple du mal celui du châtiment!

BAUDRU.

Alors, si c'était moi qu'on chargeât de la chose,
Tu voudrais...

JEAN, lui prenant la main, très-doucement.

Sur toi seul mon esprit se repose.
Les balles et le fer m'ont manqué si souvent
Que j'ai peur de tomber mutilé, mais vivant.
Alors, pour m'éviter une longue torture,
Il faudra qu'un ami fidèle, une main sûre,
Vienne, et, sans hésiter, sans trouble, sans effroi...

BAUDRU, épouvanté.

Tu veux ?..

JEAN.

Un seul ici peut le faire, et c'est toi.
— Me refuses-tu ?

BAUDRU, attendri et dominé.

Non, car dans ta voix sévère
Vibre tout ce que j'aime et ce que je révère.
Gloire, patrie, honneur, tout cela vit en toi,
Grand comme le devoir, puissant comme la loi.
Ordonne, j'obéis. — Mais je ne saurais croire
Qu'on veuille, en te frappant, effrayer la victoire;
Ou qu'il faille verser, pour le crime commis,
Plus de sang qu'on n'en peut tirer des ennemis.
Tu vivras : cet espoir n'est pas un vain mirage.
— Au surplus, tout est dit : voici Berthaut ! — Courage !

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTHAUT. (Il vient à Jean et lui serre la main.)

JEAN.

Condamné?

BERTHAUT.

Tous ont dit : la mort! — Puis ont pleuré.

BAUDRU.

La mort!..

JEAN.

Pauvres amis!.. Aviez-vous espéré?

BERTHAUT.

Non, je n'espérais pas : ta franchise intraitable
Avait rendu d'abord l'arrêt inévitable.
Quelque mensonge adroit t'eût peut-être sauvé...
— Tu fis bien : tu pourras mourir le front levé.
Mais, devant ce trépas, que tu ne sais pas craindre,
Ce n'est pas toi qui meurs : c'est nous tous qu'il faut plaindre,
Nous qui restons voués aux suprêmes combats,
Moins nombreux chaque jour, plus seuls à chaque pas !

BAUDRU.

Condamné !.. par vous !.. oh!..

BERTHAUT.

Peux-tu lire en mon âme?
Je mérite bien plus la pitié que le blâme.
Vieillard, je n'ai jamais tant souffert qu'aujourd'hui.
Mais je me serais cru trop indigne de lui
Si le représentant, qu'avec terreur on nomme,
Sous son manteau de juge eût trahi son cœur d'homme :
Si ma longue amitié, malgré tout son pouvoir,
Avait un seul instant balancé le devoir.

BAUDRU.

Cœur de fer !..

BERTHAUT.

Hélas ! non ! la douleur y pénètre.
Je ne suis pas de fer, mais je veux le paraître,
Jusqu'à ce qu'épuisé de ce terrible effort,
Je puisse, enfin, trouver le repos dans la mort.
Nous sommes d'une race aux luttes condamnée ;
Mourir en combattant : c'est notre destinée ;
Laboureurs sans repos, las, la sueur au front,
Nous fécondons le roc : d'autres moissonneront.

JEAN.

Qu'importe ! notre part est encor la meilleure.
Quand la patrie en deuil se débat, souffre et pleure,
Oh ! ne nous plaignons pas, nous qui pûmes, un jour,
La ranimer de foi, la réchauffer d'amour !
Oui, pour d'autres que nous, travailleurs de l'aurore,
La moisson qui grandit et que le soleil dore ;
Mais à nos fronts sanglants, ceints d'immortalité,
Rayonnent quatre mots : Morts pour la liberté !
Et lorsque nos neveux, se penchant sur l'histoire,
De l'époque terrible épèleront la gloire,
Les jeunes gens pensifs qui viendront deux à deux,
La main serrant la main et les yeux dans les yeux,
S'asseoir sur nos tombeaux, parmi les herbes folles,
Craindront de réveiller au bruit de leurs paroles,
Au fond des bois pleins d'ombre, au déclin du soleil,
Les aïeux endormis dans leur dernier sommeil.

BERTHAUT.

Nos neveux !.. puissent-ils, en lisant notre histoire,
Bien comprendre à quel prix s'achète la victoire,

Et combien suffit peu cette ardeur de combat
Qui fait les prompts succès, mais qu'un revers abat !
Puissent-ils respecter notre sombre épopée
Tout humide de sang, de pleurs toute trempée,
Et ne pas reprocher à leurs tristes aïeux
D'avoir lutté, souffert, et d'être morts pour eux !
Quand nous aurons vaincu, la bataille finie,
La route sous les pieds des géants aplanie,
Après les durs chemins et les sentiers étroits,
La douceur, la pitié, réclameront leurs droits.
Puissent-elles ne pas se montrer trop sévères
Pour ceux que le destin eût brisés comme verres,
Si, seuls dans le combat, seuls devant le danger,
Avec la France, avec le monde à protéger,
Ils ne s'étaient dressés, dans ces périls suprêmes,
Implacables et prêts à se frapper eux-mêmes !

JEAN, à Baudru.

Je puis compter sur toi, n'est-ce pas ?

BAUDRU, pleurant.

Oui.

JEAN.

Hé ! bien !
Tu ne vas pas te mettre à sangloter pour rien !
Quelle femme fais-tu ? — Veux-tu que ta main tremble ?

BAUDRU.

Nous avons combattu, vécu, souffert ensemble :
Nous avons partagé le bien comme le mal...
Mais de me laisser seul, cela t'est bien égal...

* Tu t'en vas... tu te dis : « après-moi, qu'on s'arrange !..
* Que pour eux la victoire en défaite se change...
* Après les jours brillants, les sombres lendemains...
* Quant à moi, je suis mort : je m'en lave les mains. »
— Quand nous pouvions te voir marcher à notre tête,
Le combat nous semblait joyeux comme une fête :
Les lâches devenaient braves en te voyant ;
La victoire t'aimait, comme le plus vaillant ;
On eût dit qu'aux éclairs de ta sombre prunelle,
Soumise, elle venait nous couvrir de son aile,
Et dorer d'un reflet nos drapeaux en haillons !
Maintenant, c'est fini : nos sombres bataillons
Peuvent s'environner de tonnerre et de flammes ;
Ils iront au combat comme des corps sans âmes,
Froids, sans craindre la mort, mais las et le cœur gros.
Ce seront des soldats, mais non plus des héros.

JEAN.

Non ! ce que vous étiez, vous le serez encore :
Vos âmes garderont le feu qui les dévore,
Feu sacré, feu divin, qui, dans ses élans fous,
Vous rendrait glorieux et vainqueurs malgré vous.
* Quoi ! parce qu'un seul homme à son heure succombe,
* Une armée, un pays, le suivraient dans la tombe !
* Un seul pourrait lier le sort de tous au sien !..
* La cité périrait, faute d'un citoyen !..
* Laissons aux peuples serfs ce fragile équilibre ;
* Sur lui-même, et lui seul, repose un peuple libre ;
* Et son cri de victoire, à tous les vents jeté,
* N'est fait que de deux mots : Patrie et Liberté !

De quoi te plaindrais-tu ?.. n'as-tu pas une femme ?
N'auras-tu pas des fils, héritiers de ton âme ?
N'as-tu pas à lutter, vaincre et vivre pour eux ?
Plus nous aurons souffert, plus ils seront heureux.
Tu verras, toi, le jour où la France apaisée
N'aura plus qu'un seul cœur pour la même pensée :
Sur nos tombes le vent courbera le blé mûr ;
Nos drapeaux, dans leurs trous, n'auront que de l'azur ;
Dans leurs plis glorieux, tout criblés par les balles,
Passera le frisson des clameurs triomphales ;
Ils planeront, joyeux, fiers, augustes, sacrés,
Dans l'acclamation des peuples délivrés.

BAUDRU.

Tu ne seras pas là !

JEAN.

Qu'en sais-tu ? — Qui t'assure
Que l'homme, tout entier, meure d'une blessure?
Quant à moi, j'ai prêté l'oreille bien souvent
Aux bruits vagues mêlés aux murmures du vent.
Bien souvent, dans les nuits qu'un combat devait suivre,
J'ai senti près de moi l'ombre frémir et vivre,
Et passer, murmurant des mots mystérieux,
L'âme des morts chéris invisible à mes yeux.
Ah ! s'il en est ainsi, si la mort nous révèle
Les rayons inconnus de quelque aube nouvelle,
Je n'en veux pas douter, il me sera permis
De me trouver souvent parmi vous, mes amis,
Et de sentir mon âme, à la tombe échappée,
Frémir encor de joie au contact d'une épée.

Je ne veux pas vous dire adieu ; non : au revoir !
Je ne vais pas mourir, amis : je vais savoir !

BAUDRU.

Mourir !

JEAN.

Qu'importe un jour ! (A Berthaut.)
Est-il temps ?

BERTHAUT.

Pas encore.

JEAN.

Quand en finirons-nous ?

BERTHAUT.

Au lever de l'aurore.

JEAN.

C'est juste, il faut y voir. — Laisse-moi seul, ami.
— Cette nuit, grâce à moi, tu n'auras pas dormi.

BERTHAUT.

Plût à Dieu, cette nuit, qu'elle fût éternelle !

JEAN.

Non pas : vive le jour ! (Bas.) Un sauf-conduit pour Elle,
C'est te rendre suspect, n'est-ce pas ?

BERTHAUT.

Le voici.

JEAN.

Bien ! du moins, en mourant, je la sauve. — Merci.
— Tu viendras me chercher, n'est-ce pas, tout à l'heure ?

BERTHAUT.

Oui. (A Baudru.) Toi, veille au dehors. (Ils sortent.

SCÈNE III.

JEAN, MARIE.

(Elle descend les marches pendant les derniers mots et vient tomber aux pieds de Jean. le visage caché dans ses mains.)

JEAN.

Que faites-vous !

MARIE.

Je pleure.
— Jean, me pardonnez-vous le mal que je vous fais ?

JEAN.

Les maux venant de vous sont encor des bienfaits.
Ne vous reprochez rien. — Ce n'est pas votre faute
Si mon ambition, trop ardente et trop haute,
A l'abîme, avec moi, faillit vous entraîner...
C'est à vous de vous plaindre et de me pardonner.
— Dieu soit loué ! Je meurs à temps : vous êtes libre !

MARIE.

Jean !

JEAN.

Tout est dit : ma vie est tranchée en sa fibre.
On se donne pour moi bien des soins superflus.
Ils veulent me tuer : je ne suis déjà plus.

MARIE.

Vous ne m'aimez donc pas ?

JEAN.

Le croyez-vous, Marie ?
— Venez un peu plus près de moi, je vous en prie...

A ceux qui vont mourir on peut tout pardonner,
Et je n'ai plus longtemps à vous importuner.
— Vous ne me dites rien?..—Vous pleurez!..pauvre femme!
Vous avez bien souffert, n'est-ce pas? Dans votre âme,
Après tant de tourments, d'effrois et de douleurs,
Le bonheur imprévu ne trouve que des pleurs.

MARIE.

Le bonheur?..

JEAN.

Vous doutez encor de ma parole...
Vous avez tort, Marie. A l'heure qui s'envole
Le jour succédera, le dernier que mes yeux
Doivent, un seul instant, contempler sous les cieux.
Quand tout sera fini, — ce sera court, je pense, —
Éloignez-vous, fuyez le camp, fuyez la France;
Allez droit à la mer, favorable au proscrit.
— Si l'on vous arrêtait, déployez cet écrit.
(Il lui donne le sauf-conduit.)
Dans trois jours, vous pouvez fouler la terre anglaise.

MARIE.

Et vous?..

JEAN

Je suis très-las; je vais dormir à l'aise.

MARIE.

Ainsi, dans ce moment de terreur et d'effroi,
Le front sous le couteau, vous ne songiez qu'à moi?

JEAN.

Eh! qui donc aurait pu m'occuper de la sorte?
Je n'étais qu'un enfant lorsque ma mère est morte.

Je suis tout seul.

MARIE.

Encore un mot : si je t'aimais,
Voudrais-tu te sauver, fuir avec moi ?

JEAN.

Jamais !

(Marie déchire le sauf-conduit.)

Que faites-vous ?

MARIE.

Ami, j'ai juré de vous suivre :
Je tiendrai mon serment. Avec vous je veux vivre,
Avec vous je mourrai.

JEAN.

Vous !..

MARIE.

N'est-ce pas mon droit ?
Craignez-vous de trouver le cercueil trop étroit ?
— Va, lorsque notre sang dans nos veines se glace,
Pour y dormir à l'aise il nous faut peu de place.

JEAN.

Mais vous m'aimez donc ?

MARIE.

Oui.

JEAN.

C'est un rêve !

MARIE.

Pourquoi ?
Nul homme n'est meilleur et plus noble que toi.
Je t'aime !

JEAN.

Depuis quand ?

MARIE.

Que t'importe ? je t'aime.
N'est-ce donc pas assez de le dire moi-même ?
Faut-il te raconter, avec de longs détours,
Comment se lève en nous l'aurore des amours ?
Soit ! — Je t'ai vu, la fièvre au front, l'âme brisée,
Mettre à mes pieds ton cœur, ta haine maîtrisée,
Et ne voir, en celui qui venait te braver,
Qu'un homme entre tes mains, que je voulais sauver.
Tu l'as dit, — pour jamais mon cœur se le rappelle : —
« La victoire est clémente, elle en devient plus belle ! »
Oui, c'est un piédestal superbe et surhumain
Qu'un vaincu sous ses pieds, auquel on tend la main.
Je t'aime pour m'avoir à ce point adorée
D'avoir cru près de toi ma présence sacrée,
Et d'avoir, à mes pieds, comme sur un autel,
Sacrifié l'éclat de ton courroux mortel.
Je t'aime d'avoir eu cette douceur exquise
De vouloir m'obtenir, après m'avoir conquise ;
De m'avoir faite libre, et permis que mon sort
Appartînt au plus digne, et non pas au plus fort ;
D'avoir bravé pour moi la foudre et l'anathème...
Et si je t'aime enfin, c'est surtout... que je t'aime !
Me crois-tu maintenant ?

JEAN.

Non, je ne vous crois pas.
Vous voulez m'adoucir l'angoisse du trépas,

Chasser les visions de mon âme assombrie
Du charme caressant de votre voix chérie;
Bonne et douce, affermir jusqu'à mon dernier pas...
Il faut vous adorer, mais vous ne m'aimez pas.
— Lorsque je fus blessé, pâle, sanglant, farouche,
Je vous voyais ainsi vous pencher sur ma couche.
Alors, comme à présent, immobile et surpris,
Sous le divin rayon de vos yeux attendris,
Je sentais sur mon front, noir encor de fumée,
Glisser, en l'effleurant, votre haleine embaumée.
• Oui, vous avez encor l'attitude qu'avait
• La chère vision penchée à mon chevet.
• Alors, comme aujourd'hui, ce front sur mon épaule
• S'inclinait... — Moins flexible est la branche du saule !
Alors, comme aujourd'hui, je puisais dans ces yeux
Un trouble si mortel et si délicieux,
Qu'il n'est pas de péril, de souffrance, de lutte,
Qui puisse trop payer une telle minute;
Et que mon seul regret, à tant de joie uni,
Est de n'être pas mort en ce moment béni.

MARIE.

Pourquoi mourir ? — La fièvre a fui loin de ta couche :
Ce n'est plus une main de spectre qui te touche.
Pourquoi détournes-tu ton regard attristé ?
Le délire t'a fui, mais le rêve est resté.
• Pourquoi mourir ? Fuyons le bord du précipice.
• La nuit nous couvrira de son ombre propice.
• D'ailleurs, tous tes gardiens, en dépit du devoir,
• Détourneront la tête et ne voudront rien voir.

Viens ! La mer nous attend au pied de la falaise.
N'est-il donc que la tombe où le repos te plaise?
Ne seras-tu pas mieux, mon ami, mon époux,
Pour dormir, à mes pieds, le front sur mes genoux?

JEAN.

Vous me suivriez... vous?

MARIE.

Ne suis-je pas ta femme?

JEAN.

Proscrit, déshonoré?

MARIE

Vas-tu te croire infâme?
T'aimerais-je ainsi, moi, si je t'avais pu voir
Hésiter un instant devant un vrai devoir?
Mais depuis quand, pareil à l'agneau qu'on égorge,
Le lion au chasseur va-t-il tendre la gorge?
Ces hommes, à tes pieds, dans la brume endormis,
Ne t'arrêteraient pas, s'ils n'étaient tes amis.
Tu saurais bien, alors, me protéger, sans doute,
Et, de tes pieds sanglants, me frayer une route.
— Si l'un d'eux m'insultait?..

JEAN.

Dieu du ciel!..

MARIE.

Allons donc!
Est-ce qu'on jette ainsi sa vie à l'abandon?
La vie et mon amour sont-ils si peu de chose?
Debout! et défendez un peu mieux votre cause!

Debout ! mon protecteur, mon maître, mon époux :
Je veux, moi, vivre encore ; et j'ai besoin de vous.

JEAN.

Non ! suivez le conseil que votre époux vous donne.
Quittez-moi : je le veux !.. au besoin, je l'ordonne.
Partez. — Je ne suis pas fait pour de tels bonheurs.
Je ne puis les goûter qu'à l'instant où je meurs.
Croyez-moi ! tout est bien : ma mort, qui vous délie,
Peut-être empêchera que votre cœur n'oublie.
Parfois, heureuse et gaie, appuyant votre bras
Sur un bras plus heureux, vous vous direz tous bas,
En mêlant un soupir à la brise embaumée :
« Celui-là qui n'est plus, aussi, m'a bien aimée. »

MARIE.

De mon bonheur futur ne soyez pas jaloux.
Vivant ou mort, jamais je ne serai qu'à vous.
Devant Dieu, si je dois survivre à cette épreuve,
Je veux vivre et mourir dans mes habits de veuve.
Et, quand la mort viendra me chercher à mon tour,
Vous me retrouverez digne de votre amour.

JEAN.

Vous feriez cela, vous ?

MARIE.

Devant Dieu, je l'atteste !

JEAN.

Qui donc a pu nommer ce jour un jour funeste ?
Qu'il soit béni ce jour qui m'apporte avec lui
Tant de bonheur qu'il semble un songe épanoui !

Qu'il soit béni l'arrêt qui t'arrache au silence !
Avec un chant d'amour mon âme au ciel s'élance !
Être aimé : voilà donc quel est mon châtiment !
Est-ce bien vrai ? j'ai peine à le croire, vraiment.

MARIE.

Jean !

JEAN.

Oh ! oui, je te crois ! oui, j'en crois ta parole,
Mais redis-le ce mot, ce doux mot qui s'envole
De tes lèvres, et vient, souriant et vainqueur,
Me gonfler la poitrine et m'enivrer le cœur !

MARIE.

Oui, Jean, je t'aime.

JEAN.

Eh bien ! loin de tout œil profane,
Marie... un seul baiser !..

(Il l'attire dans ses bras. — On entend la diane. — Il s'éloigne d'elle brusquement. — Le jour se fait peu à peu.)

MARIE.

Qu'as-tu donc ?

JEAN.

La diane !
C'est le jour !

MARIE.

Le jour !

JEAN.

Oui, le premier rayon d'or.
Je ne le croyais pas si près de nous encor.
Revenons à nous ! l'aube en souriant se lève.
Adieu Marie ! adieu l'amour ! adieu le rêve !

MARIE.

Jean !

JEAN.

Vous êtes ma femme, et quelqu'un va venir :
Attendez pour pleurer, et pour vous souvenir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAUDRU, BERTHAUT.

MARIE.

Oh ! laisse-moi te suivre, en bas, jusqu'à la porte.
Tiens, je ne pleure pas ; vois mes yeux, je suis forte.
Laisse-moi, je t'en prie ! hélas ! pour quelques pas.

JEAN.

A quoi bon prolonger nos douleurs ici-bas ?
M'aimez-vous ?

MARIE.

Si je t'aime !

JEAN.

Eh bien ! soyez bénie !
Je fais le premier pas dans la route infinie :
Vous m'y retrouverez ! (Il se dirige vers la porte.)

BAUDRU, lui baisant la main.

Mon commandant !

JEAN.

Berthaut !

BERTHAUT, l'embrassant.

Va, mon fils! tu meurs bien!

MARIE.

Jean!

JEAN.

Courage! à bientôt.

(Ils sortent.)

MARIE.

(Elle s'élance pour les suivre; Baudru l'arrête sur le seuil de la porte. Elle recule et vient tomber à genoux au milieu de la scène.)

Oui, j'irai te rejoindre! oui, bientôt, je l'espère,
Vous me rappellerez, ô mon Dieu! notre père!
Au pied de votre trône aux célestes degrés,
Dieu grand! Dieu fort! Dieu bon! vous nous réunirez!
Alors, vous n'aurez plus pour nous, Dieu tutélaire,
Qu'un regard de clémence, et non plus de colère.
Il sera là, vivant, des anges salué!..
Jean!.. à toi!.. toujours!.. (On entend un feu de peloton.)
— Ah! c'est moi qui l'ai tué!

FIN.

Évreux, Ch. Hérissey, imp. — 577.

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF, 28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, PARIS.

THÉATRE DE CAMPAGNE

(*Première série.*)

Avec une Préface de Ernest Legouvé, de l'Académie française

CONTENANT DES COMÉDIES

DE

ERNEST LEGOUVÉ, HENRI MEILHAC, HENRI DE BORNIER, ERNEST D'HERVILLY, JACQUES NORMAND, PROSPER CHAZEL, CHARLES EDMOND.

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

THÉATRE DE CAMPAGNE

(*Deuxième série.*)

CONTENANT DES COMÉDIES

DE

EUGÈNE LABICHE, GUSTAVE DROZ, EDMOND GONDINET, HENRI MEILHAC, ERNEST D'HERVILLY, ANDRÉ THEURIET, LE COMTE SOLLOHUB.

Un volume in-18 jésus. Prix : 3 fr. 50

LES CONVICTIONS DE PAPA

COMÉDIE EN UN ACTE PAR EDMOND GONDINET

In-18. Prix : 1 fr. 50

LE BIBELOT

COMÉDIE EN UN ACTE PAR ERNEST D'HERVILLY

In-18. Prix : 1 fr. 50

MÉTHODE OLLENDORFF

POUR APPRENDRE

A LIRE, A ÉCRIRE ET A PARLER UNE LANGUE EN SIX MOIS

APPLIQUÉE

A l'Allemand,	22e édition,	2 volumes in-8,	brochés,	10 francs;	reliés, 12 francs.
A l'Anglais,	17e édition,	1 volume in-8,	broché,	10 francs;	relié, 11 francs.
A l'Espagnol,	8e édition,	1 volume in-8,	broché,	10 francs;	relié, 11 francs.
A l'Italien,	10e édition,	1 volume in-8,	broché,	10 francs;	relié, 11 francs.
Au Latin,	3e édition,	1 volume in-8,	broché,	10 francs;	relié, 11 francs.
Au Russe (vient de paraître),		1 volume in-8,	broché,	10 francs;	relié, 11 francs.
Clef de chaque méthode,		1 volume in-8,	broché,	3 francs;	relié, 3 fr. 75.

Évreux, Ch. Hérissey, imp. — 577.



